



RECUEIL LITTÉRAIRE DU COLLÈGE DE MONTRÉAL

L'ALLUMEUR

2019-2020

TABLE DES MATIÈRES

AUTEUR		TITRE	CATÉGORIE	PAGE
PREMIÈRE SECONDAIRE				
Béatrice Martin	107	J'en peux plus de toi	Poème	11
Évangéline Pourbaix	107	Les réseaux sociaux	Poème	13
Gaël Jean-Gilles	104	Les saisons	Poème	15
Keilanne Amel Saulnier	107	Mon chien	Poème	17
Louis-Raphaël Wolf	104	Le diable de tous les chiens	Poème	19
Victor Balozian	106	Ski	Poème	21
Vincent Mayer	106	Toi et moi	Poème	22
Simone Hu	101	Le virus de nulle part	4e de couverture	25
Arthur Larrivée	101	Le maître du Bocage	Poème	27
Cosmo Fortier	102	Journal de Nathan Poirot	Journal intime	29
Ipazia Evans	102	A Curious Bus Ride	Histoire courte (short story)	33
Sandra Nitchi	106	Star Child	Histoire courte (short story)	35
Echo Piper	103	The Search	Histoire courte (short story)	36
Tam Doan Dang	103	Hard but Worth it	Histoire courte (short story)	39
DEUXIÈME SECONDAIRE				
Maude Frenette, Lily Beau- lieu et Élodie Gauthier	202	L'abeille et la fourmi	Fable	43
Léo Armaignac	206	Enfant perdu dans le passage	Poème	45
Clea Breier-Low	201	Noé	Court récit inspiré du chapitre «Sam»	47
Katherine Pittson	201	Oma	Poème	49
Sophie Deschênes	201	Nouvelle rencontre	Court récit inspiré du chapitre «Chiller avec Matt Guindon»	51
Eliott Riopel	201	Joie de vivre	Poème inspiré par Le Vaisseau d'Or d'Émile Nelligan	53
Clea Breier-Low	201	Clara	Récit fantastique	55
Zoé Fillion	202	Temps	Poème	57
Félicia Dallaire	201	Balade au clair de lune	Récit fantastique	59
Emanuel Audet	201	Néo-apocalypse	Court récit inspiré du chapitre «Chiller avec Matt Guindon»	61

AUTEUR		TITRE	CATÉGORIE	PAGE
TROISIÈME SECONDAIRE				
Yohan Thibault	307	Intimidé ou peut-être même tué	Gagnant du Slam	67
Audrey Lamothe	739	Pourquoi moi?	Slam	69
Fahd Fithane	739	Ô respect	Slam	71
Victoria Cadieux	307	Lentement, sûrement	Slam	73
Egna Bernati-Saj	739	Stop	Slam	77
Noah Hébert-Lynch	304	\$Keshing\$	Slam	79
Noah Messier	306	Prisonnier coupable	Slam	81
Adèle Thivierge	304	Le mariage de l'ange et du démon	Slam	83
Mathias Lord	307	Les rôdeurs	Slam	85
Emile-Félix Meekel	306	Que font-ils avec l'environnement?	Slam	87
Alexandre Vaillant	301	Le roi des abeilles	Slam	89
Laura D'Alfonso	303	Turning over a New Leaf	Personal writing	91
Matteo Schiavoni	738	Deciding my Fate	Personal writing	93
QUATRIÈME SECONDAIRE				
Cédric Bax	748	[Sans titre]	Nouvelle littéraire historique	97
Maël Henry	749	[Sans titre]	Nouvelle littéraire historique	99
Simonne Barbeau	748	[Sans titre]	Nouvelle littéraire historique	101
Varvara Belyakova	403	Le mariage maudit	Nouvelle littéraire historique	103
Mikael Vanasse	748	La liberté d'expression	Texte d'opinion argumentée	107
Ninon Liébert	403	Rouge écarlate	Nouvelle littéraire historique	108
Marie-Pierre Paquin	403	Un secret douloureux	Nouvelle littéraire historique	111
Mishel Apshtein	401	Piotr Fiodorovitch III	Nouvelle littéraire historique	115
Leah Elbourne- Weinstock	402	Le marchand de bonheur	Poème	119
Emma Bonnell	402	« Bonsoir, ma belle »	Poème	121
CINQUIÈME SECONDAIRE				
Liam Edward Argue	759	Krylon bleu	Gagnant du Scriptarium	125
Jean-Manuel Doran-Penafiel	502	Tribunal sans frontière	Gagnant du Scriptarium	128
Chloé Grier	758	Hortense Biron	Scriptarium	131
Will Tepperman	759	La fille	Scriptarium	133
Clémence Vaillières	758	Un noeud dans ma tête	Poème	135
Anoushak Anvar McCall	501	L'homme des étoiles	Nouvelle littéraire	137
Sophia Kemme	501	Fleur de Lys	Nouvelle littéraire	139
Lucas Douville-Taga	504	Une lune rouge	Uchronie	141
Léa Sheasby	502	Un acte atypique	Nouvelle littéraire	143
Liz Garcia	505	Emprisonné	Scriptarium	145
Katherine Sideco	505	Sur le quai	Scriptarium	147
Lou Chabot	503	L'attente	Scriptarium	149

● EUVRES

AUTEUR	PAGE	
--------	------	--

PREMIÈRE SECONDAIRE		
---------------------	--	--

Félix Yan Harvey	106	10
Romain Cavalieri-Bélanger	106	12
Sophia Dereux	103	14
Eu Hyun Lee	103	18
Alison O'Donnell	104	22
Hippolyte Helio	104	24
Andréa Escobar	718	26
Alexis St-Martin	104	28
Mateo Cosgrove	718	32
Christina McNeill	718	34

DEUXIÈME SECONDAIRE		
---------------------	--	--

Maceo Bustamante- Leclair	728	42
Elsa Penouilh-Suzette	107	44
Makoto Schwarz	729	46
Logan Doherty	728	48
Variance Horn-Bourque	719	50
Sophie Cherniavsky	719	52
Mathieu Pelland	107	54
Daliane Rojas	729	56
Chloé Savoie	728	58
Liam Patenaude	719	60

TROISIÈME SECONDAIRE		
----------------------	--	--

Maude Tétrault	307	66
Angel Lily Bean	739	68
Leia Le Kouby	738	72
Jacob Terriault	738	74
Jérémie Lord-Rainville	304	78
Lilou Boisgibault	304	80
Jabin Lim	306	82
Quinn Preuss	307	84
Kyan Priqueler	307	86
Hannah Konigsberg	738	88
Erika Cao	303	90
Kavya Patel	307	92

AUTEUR	PAGE	
--------	------	--

QUATRIÈME SECONDAIRE		
----------------------	--	--

Margot Jean-Gilles	403	96
Olivia Chabaan	404	98
Lina Maria Gutierrez Salas	406	100
Théo Paquin	404	102
Yohan Thibault	407	106
Laurence Defoy	403	110
Mathis Arseneault	407	114
Jeriel Diakiese	404	118

CINQUIÈME SECONDAIRE		
----------------------	--	--

Noah-Maël Coderre	504	124
Alex Xin	506	130
Enzo Blais-Aidan	505	132
Andrea, Seguin	507	134
Madjda Brahmi	503	136
Anastasia Bondarenko	503	138
Marie Claire Gobeil	503	140
Varvara Belyaykova,	503	144
Agathe St-Onge	504	148

PAGE COUVERTURE		
-----------------	--	--

Maxime Vanseveren	728	
-------------------	-----	--

MOT DU COMITÉ LITTÉRAIRE

Écrire... pour continuer de grandir. Dessiner... pour ne pas abandonner. L'année écoulée a été éprouvante pour beaucoup. Sous la menace constante du virus, les « yoyos » du confinement, les longues journées entre 4 murs à essayer de rester accrochés à l'enseignement à distance, à s'adapter constamment aux changements de dernière minute dictés par la Santé publique ; nos élèves, enseignants, membres du personnel de soutien et la direction du Collège ont dû faire preuve d'une créativité hors du commun, d'une résilience sans pareil et d'une dose d'énergie phénoménale pour continuer de progresser. Malgré ces conditions adverses, ils n'ont pas baissé les bras. Épaulés par leurs enseignants de français, de langues et d'arts visuels, nos élèves ont continué à produire et à nous émerveiller par leur ardeur, leur sensibilité, leurs talents.

C'est avec une fierté d'autant plus grande que l'APM a le plaisir de vous présenter cette nouvelle édition du recueil littéraire.

Félicitations à tous les élèves sélectionnés ainsi qu'à toutes celles et tous ceux qui nous ont touchés par la qualité de leurs textes et œuvres d'arts visuels. Merci également à mesdames Gabrielle Comtois, Justine Duguay, Julie Beaulé et Gabrielle Ménard qui ont travaillé fort pour permettre la parution de ce recueil. Merci enfin à la direction de soutenir ce projet pour la douzième année consécutive et d'offrir aux élèves du Collège de Montréal cette magnifique plateforme pour exposer leurs multiples talents.

Houri Bosnoyan et Bernard Bélanger

Responsables du comité littéraire

Membres du comité littéraire

Michelle Adams	Julie Halde	Maryse Frédette
Eszter Andor	Tracey Hesse	Christine Poulin
Olivier Bertrand	Annie Jolicoeur	Claude-Marie Sauvé
Hasna Bruneau	Valérie José	Bernard Bélanger
Monique Croteau	Rania Mouawad	Houri Bosnoyan
Anne-Geneviève Gauthier	Antolina Ortiz	

MOT DES ENSEIGNANTES DE FRANÇAIS

C'est un secret mal gardé: les enseignants de français rêvent tous de dénicher un futur écrivain parmi ces adolescents qui passent le pas de leur porte. Le talent, il est présent au Collège de Montréal. Parfois évident et ostentatoire, il arrive aussi qu'il se cache derrière un coton ouaté et un air nonchalant. Dans tous les cas, l'enthousiasme de découvrir des bijoux à travers nos piles de correction est le même. Et c'est le rôle du recueil littéraire: faire converger les regards vers ces textes éblouissants de sensibilité, d'intensité et de lucidité.

Plusieurs acteurs se font la courte-échelle tout au long du processus de publication pour faire rayonner ce recueil.

Merci d'abord à la direction du Collège, dont l'incalculable ouverture permet aux enseignants d'offrir des contextes d'apprentissage motivants et authentiques aux élèves.

Merci à l'Association parents maîtres, à Houri Bosnoyan et à tous les parents du comité littéraire qui ont participé à l'élaboration de ce recueil. Votre passion à faire rayonner le travail des jeunes, année après année, contribue grandement à la réussite de ce projet d'envergure.

Merci aux enseignants de français, d'anglais et d'espagnol, qui rendent accessibles ces textes écrits en vase clos.

Merci aux enseignantes d'arts visuels: Julie Beaulé, Emmanuelle Cloutier, Marilyse Chaussée et Marie-Frédérique Noël. Merci d'avoir si bien su accompagner les élèves dans ce processus créatif.

Merci aux élèves d'arts visuels, qui mettent en forme et en couleur des lignes et des mots écrits noir sur blanc.

Enfin, merci à ces élèves qui s'engagent sans retenue dans nos projets d'écriture et qui osent affronter les pages blanches pour y déposer leur vulnérabilité à travers des mots justes ou chaotiques.

Gabrielle Comtois et Justine Duguay

Enseignantes de français responsables du recueil littéraire 2019-2020

MOTS DES ENSEIGNANTES D'ARTS VISUELS

Nous, enseignantes d'arts visuels, sommes fières d'avoir assisté à une rencontre révélatrice entre une artiste locale, de renommée internationale, soit Mme Katy Lemay, et nos élèves du programme de base en arts au Collège de Montréal.

Parce que Katy Lemay a su présenter avec une grande générosité les multiples facettes de sa carrière d'illustratrice et sa démarche artistique, elle a permis aux élèves de plonger dans son univers. Cela ne s'est pas arrêté là. Elle a facilité ce plongeon en les guidant pas à pas dans son processus d'idéation, en les amenant à analyser, à questionner et à décortiquer des écrits afin de pouvoir les transcrire visuellement.

Merci à vous, chers élèves, de vous être engagés dans cette aventure avec tous les défis que le contexte pandémique a occasionnés. Félicitations, encore une fois, vous nous avez épatées, par votre grande créativité et votre capacité à traduire en images les mots de vos pairs.

Ce projet n'aurait pas pu naître sans le soutien de l'Association Parents-Maîtres. Merci infiniment de croire en nos projets qui visent à développer, à exposer et à favoriser l'ouverture de nos jeunes à la culture artistique.

Julie Beaulé

Marylise Chaussée

Emmanuelle Cloutier-Carrier

Marie-Frédérique Noël

MOT DE KATY LEMAY

Je tiens à féliciter tous les élèves ayant participé au projet d'illustration du recueil littéraire. Malgré la pandémie, le confinement et les diffusions virtuelles, vous avez été fabuleux et avez réussi avec brio à illustrer les textes proposés. Je suis fière de ce que vous avez accompli.

Ce projet m'a aussi permis d'apprendre énormément et a contribué à valoriser mon travail en tant qu'illustratrice et artiste à l'école. Je remercie le Collège de Montréal de m'avoir donné cette opportunité.

Katy Lemay



**PREMIÈRE
SECONDAIRE**



Auteur.e: Béatrice Martin

» Groupe 107

» Poème

Illustrateur.trice: Félix Yan Harvey

» Groupe 106

J'EN PEUX PLUS DE TOI

Je ne suis pas celle d'avant
je suis celle de maintenant
malgré que tu m'aies fait tomber
au fin fond de l'enfer
j'ai su me relever
et j'en suis toute à l'envers

Tu vas encore essayer
essayer de me rabaisser
essayer de m'éloigner
mais je vais revenir
revenir pour ne plus te haïr
sans jamais plus, te prévenir

Je ne veux pas te faire de mal
même si au fond de tes yeux
je vois quelque chose d'anormal
un long chemin périlleux
désolée je suis pu capable

Tous les soirs
je n'arrivais pas à l'avoir
avoir ce beau sentiment
ce petit scintillement
celui qu'on savoure
je pense que ça s'appelle l'amour

Fini l'amour
l'amour n'a pas de fin
mais j'ai de la bravoure
alors je vais la créer
enfin.



Auteur.e: Évangéline Pourbaix

» Groupe 107

» Poème

Illustrateur.trice: Romain Cavalieri-Bélanger

» Groupe 106

LES RÉSEAUX SOCIAUX

Tomber dans un trou noir
Laissés à nous-mêmes
Comme un prisonnier dans sa cellule
Mais enfermé dans son monde
Sans se soucier de celui des autres
Tout le temps que nous y perdons
Inconscients de notre obsession
Hypnotisés

Se comparer aux autres
Ceux qui l'ont plus facile
Ou plus belle
Le besoin constant de changer
Pour se suffire
Suffire à nos yeux ou à notre tête?
Suffire aux autres ou à soi-même?
Influencés

Devenir ce que l'on voit
Faire ce que l'on entend
Puisqu'elle l'a dit je dois le faire
Puisqu'elle le porte je dois le porter
Essayer de s'intégrer
Sans rester soi-même
Pour l'impressionner
Pour lui ressembler
Transformés.





LES SAISONS

L'hiver, il fait froid, le sol est gelé
C'est à peine si je sens mes pieds
L'hiver, il fait froid, il neige de gros flocons
Mon manteau m'enveloppe tel un gros cocon

Une fois que le printemps arrive, c'est la neige qui dégèle
Avec la neige qui s'en va, je retrouve enfin mes repères
Avec le printemps, plus besoin de sortir les pelles
L'odeur printanière est assez particulière

L'été, c'est ma saison préférée
Car l'été c'est chaud, car l'été c'est beau
L'été, les piscines sont ouvertes et on peut jouer dans l'eau
L'été, tu es invincible, rien ne peut t'arriver

Quand l'automne surgit, les feuilles tombent
J'aime en faire une montagne et sauter dedans comme une bombe
Les feuilles rougissent, quel beau spectacle!
Ça relève presque du miracle

L'hiver c'est le Nouvel An
Au printemps il n'y a plus de blanc
L'été le ciel est ensoleillé
Ensuite il faut se rhabiller



Auteur.e: Keïlanne Amel Saulnier

» Groupe 107

» Poème

MON CHIEN

Dans l'obscurité de son pelage
je vois les cercles orangés de ses yeux avides de lumière
un écureuil grimpant sur un tronc se fige
alors qu'elle s'élance à sa poursuite
son pelage noir disparaît dans un éclair

Dans la neige qui semble jaunie par le temps et la ville
sa patte s'enfonce
son âme semble si grande
qu'elle en dépasse son ombre
elle court vers moi
je l'accueille dans mes bras

Elle semble toujours si heureuse

Dans l'obscurité de son pelage,
je vois l'amour qu'elle ressent pour la vie
dans le reflet de ses yeux
je vois l'amour que je ressens pour elle





LE DIABLE DE TOUS LES CHIENS

Ma chienne est dangereuse comme une lionne,
Mais elle est mignonne comme une cochonne.
Elle jappe et me casse les oreilles,
Alors fais attention, elle pourrait te le faire pareil.

Elle aime me mordre
Elle aime me contrôler
Et ça m'oblige à faire une randonnée
Pour qu'elle fasse ses affaires et finisse par se calmer.

Elle court chaque matin pendant deux heures avec mon père,
Et revient en aboyant, faisant plus de bruits que cent parades militaires.
Elle semble avoir trois fois plus d'énergie
Que le moment où elle est partie.

Elle aime les promenades, mais aussi les souliers,
Parce qu'elle va toujours nous les enlever
Et les manger pour se venger,
À cause des jouets qu'on ne lui a pas achetés.

Cette diable de chienne est un enfer,
Mais chaque jour je l'aime plus qu'hier.



Auteur.e: Victor Balozian

» Groupe 106

» Poème

SKI

Un besoin d'évasion
C'est ma vraie passion
Neige neige pour que je puisse glisser jusqu'à l'éternité

Là est ma vraie liberté

Le seul endroit où je puisse vraiment m'exprimer
Aller dans les sous-bois
Sans aucune loi
Zigzaguer de tous les côtés

Là est ma vraie liberté

Le froid ne me fait pas peur
Il est mon vrai bonheur
Me battre contre le vent
Pour améliorer mon temps

Là est ma vraie liberté

Vous l'avez compris
Le ski, c'est ma vie





Auteur.e: Vincent Mayer

» Groupe 104

» Poème

Illustrateur.trice: Alison O'Donnell

» Groupe 104

TOI ET MOI

C'est la fin de l'hiver
Je suis libre comme l'air

L'arrivée du printemps
Fait disparaître le manteau blanc

L'attente est terminée
Enfin nous nous sommes retrouvés

C'est avec joie
Que je roule sur la voie

À travers mon quartier
Que j'aime tant explorer

Je retrouve mes amis
Et on rit sans souci

Ma chère partenaire
Je suis si fier
Puisque que sans répit
Je nous lance des défis

Chère planche à roulettes
Je souris à la vie

Chère planche à roulettes
Je me sens en vie



Auteur.e: Simone Hu

» Groupe 101

» 4e de couverture

Illustrateur.trice: Hyppolyte Hellio

» Groupe 104

LE VIRUS DE NULLE PART

Il faut faire quelque chose avant que tout le monde ne l'attrape! Chaque jour, un élève de l'école APDML se retrouve avec une condition un peu spéciale: une tête enflée, un bras cassé, un doigt disparu, toutes ces conditions et plus. Ce n'est pas juste une coïncidence, c'est une réalité et il faut s'en occuper!

Lucas, un garçon de 13 ans, croit savoir d'où provient la source du virus, mais peut-il convaincre les autres? Après tout, c'est lui le fou de l'école...

«Quelque chose me dit que c'est quelqu'un à l'école.»

Un roman excitant et plein de suspense!

- Emmanuela S.

Simone Hu est une élève du Collège de Montréal. Elle a sorti Le virus de nulle part quand elle avait 12 ans. C'est l'un de ses premiers romans à remporter le prix du Livre Intelligent.



Auteur.e: Arthur Larrivée

» Groupe 101

» Poème

Illustrateur.trice: Andréa Escobar

» Groupe 718

LE MAÎTRE DU BOCAGE

Le massif cardinal, d'un rouge éclatant,
Apparaît dans le bosquet, si imposant.
Malgré son aspect fort séduisant,
Il fait fuir les petits oiseaux par son simple chant.

Le cardinal est la terreur du bocage.
Il vole les nids...
Il agresse les plus petits...
Pourtant, il est si beau avec son écarlate plumage.

Le voilà, perché sur une branche, fier et heureux.
Plus rien à chasser...
Plus rien à voler...
Il trône tel un maître incontesté des lieux.

Voilà pourquoi il faut se méfier des apparences.
Parfois, sous toute cette beauté,
Et malgré l'élégance,
Se cachent des visées malintentionnées.





JOURNAL DE NATHAN POIROT

12 juillet 1982

Cher journal,

Aujourd'hui, je suis arrivé au camp des Joyeux compagnons où je vais passer deux semaines avec d'autres enfants du même âge. Dès mon arrivée, Framboise, l'aide-monitrice, nous a fait visiter le terrain perdu au milieu des bois. Il y a huit cabanes : cinq sont réservées au couchage des campeurs, une pour les moniteurs, une pour la cafétéria et la dernière est un vieil abri de bateaux abandonné. C'est dangereux, alors pas le droit d'y aller ! Finalement, les toilettes se situent dans la forêt à quelques minutes de marche du campement. Argh ! De quoi faire des cauchemars si t'as envie la nuit ! En portant mon sac dans mon dortoir, j'ai rencontré Thomas, un garçon sympathique, et Fred et George, des jumeaux. Ensuite, les moniteurs (le nôtre, c'est « Katana acéré ») nous ont rassemblés autour du feu central et nous ont donné notre nom de groupe : le nôtre, c'est Arakiri. Thomas et moi, on a rigolé. Le séjour commence bien, même si ça fait un peu peur d'être seuls dans les bois.

Bonne nuit, cher journal, à demain.

Journal de Nathan Poirot

13 juillet 1982

Cher journal,

Il s'est passé quelque chose d'étrange. Thomas est allé aux toilettes hier soir juste après le couvre-feu ; il n'est pas revenu. Les jumeaux et moi n'avons pu fermer l'œil de la nuit. Ce matin, Katana acéré nous a appris que Thomas avait eu un malaise et qu'il avait dû appeler ses parents pour venir le chercher. Mais... je ne comprends pas pourquoi ses affaires sont toujours sur son lit. J'imagine qu'il va les récupérer à la fin du camp. Cet avant-midi, Fléau, l'animateur des « traquenards », a emmené tous les groupes dans une clairière au milieu de la forêt et on a joué à capturer le drapeau en équipe. C'était génial ! Même

si on a failli se perdre tant la forêt est immense.

Bonne nuit, cher journal, à demain !

23h06

Il est tard, et j'ai un peu peur... Fred est parti aux toilettes il y a plus d'une heure... Je pense que quelqu'un ou quelque chose rôde dans la forêt. Demain, j'irai parler à Annibal, le chef du camp.

Bonne nuit, cher journal, et cette fois pour de bon, j'espère.

Journal de Nathan Poirot

14 juillet 1982

Cher journal,

La journée a été vraiment longue. Les moniteurs nous ont réveillés à l'aube et rassemblés dans la cafétéria pour nous annoncer que nous allions jouer à un meurtre et mystère : le tueur pouvait être n'importe qui. Ses victimes seraient amenées dans un campement à l'autre bout de la forêt. Fred était la première victime, ce qui explique sa disparition. Pourtant, je ne me sens pas tout à fait rassuré...

Après ça, je n'avais qu'une idée en tête : aller parler à la seule personne qui était là l'année précédente, Bobby Celery. Il est un peu bizarre et on ne comprend pas toujours ce qu'il dit (il a eu un traumatisme crânien en tombant d'une falaise l'été dernier). Quand je lui ai demandé où était situé le camp des victimes du tueur, il m'a regardé comme si je parlais une autre langue. Puis, il a bredouillé un truc à propos du lac et ses yeux sont restés fixés sur l'abri à bateau. Ça m'a donné des frissons ! Maintenant je suis sûr que les moniteurs nous cachent quelque chose, mais quoi ? Je suis trop fatigué pour réfléchir. Ça ira mieux demain.

Bonne nuit, cher journal.



Journal de Nathan Poirot

15 juillet 1982

Cher journal,

Les événements étranges se sont multipliés dans les quatre dernières heures. Le meurtre et mystère n'est pas encore terminé et les moniteurs nous ont annoncé que 15 joueurs avaient été éliminés. Je ne connais pas la plupart d'entre eux, mais Katana a mentionné Bobby Celery alors que je voulais justement lui poser de nouvelles questions sur le campement. J'ai cherché Framboise pour avoir des réponses. Mais Fléau m'a dit qu'elle avait été éliminée pendant la journée. Pourtant, je ne me souviens pas d'avoir entendu son nom dans la liste. Mais le truc le plus bizarre s'est produit il y a à peine quelques minutes, alors que les campeurs restants étaient tous dans leur dortoir : des gens encapuchonnés avec des masques d'animaux et une bougie allumée ont traversé le camp en chantant, se dirigeant vers la cabane à bateaux. J'avoue que je commence à avoir peur, mais comment contacter mes parents sans éveiller les soupçons ?

Il faut que je puisse entrer dans le dortoir des moniteurs pour utiliser le téléphone. La nuit porte conseil, enfin, si j'arrive à dormir...

Journal de Nathan Poirot

16 juillet 1982

Cher journal,

C'est un vrai cauchemar ! Nous ne sommes plus que quatre ! En début de journée, George et moi sommes partis à la recherche du deuxième campement pour avoir la certitude de son existence et pour retrouver nos amis. Quelques heures plus tard, nous l'avons trouvé : il semblait vide. Mais j'avais l'impression que quelque chose clochait... Il y avait une odeur de pourriture qui me donnait la nausée. Nous n'avons pas eu à chercher longtemps. C'était horrible ! Dans les cabanes, des cadavres étaient suspendus à des crochets ! Nos amis et nos parents... je n'arrive pas encore à y croire... Journal, je ne pense plus avoir la force d'écrire, mais tu es la seule chose qui m'empêche de sauter d'une falaise. Deux autres garçons nous ont rejoints, ils pleuraient, complètement effrayés, car les moniteurs étaient devenus fous et avaient poursuivi et massacré le reste des campeurs...

Nous avons décidé de dormir dans la forêt, car nous ne savons pas ce qui nous attend au camp... nous n'avons plus personne...

Journal de Nathalie Petit

12 juillet 1983

Cher journal,

Je t'ai trouvé sur la route tout à l'heure et ça tombait super bien, car je vais passer deux semaines dans un camp que mes parents ont découvert il y a à peu près quatre semaines dans une pub sur la rue. Ça m'a l'air super, on va faire plein d'activités dans la forêt. Je ne sais pas si tu as déjà entendu parler de ce camp : les Joyeux compagnons ! Ah ! Au fait, pendant mon séjour, j'essaierai de trouver les pages manquantes au début du journal pour savoir à qui tu appartiens.

À demain !



A CURIOUS BUS RIDE

It's 6:30 a.m., as I am heading to the bus stop where my best friend, Akari, is waiting for me. As we get on to the bus, she asks me if I am ready for our first day of school, I anxiously readjust my skirt and answer: "I guess so."

We sit down at the back of the bus as it moves to the next stop. Akari and I are talking and I start getting used to the movement of the bus. Suddenly, I notice that we have just missed our stop!!!

Without even looking back at my friend, I rush to the front of the bus and ask the driver: "Excuse me sir, but my friend and I need to go to the Kanazawa Junior High School." He turns his head towards me and my face turns as white as my mother's porcelain! The driver has become a pig!!!

I turn back and see that all of the passengers have become animals! A tiger is sitting reading the paper and an old sheep is knitting next to a window!

I rush down the bus aisle and head to my friend. I look at her and I discover that Akari has become a hen! I can't believe my eyes, my best friend is flapping her wings in front of me! As I shriek in horror, I notice that all the passengers are heading towards me and starting to pick at me! Pulling my clothes, trying to open my bag and yanking at my arm!

That is when I hear Akari yelling my name. I start to open my eyes and see that we are at our stop and that Akari is trying to wake me up. "Come on lazy pants! Get up! You don't want to be late for class!" I shake my head and we get off the bus.

We start walking towards the school and my friend says: "How can you fall asleep on our first day of school!" I answer: "I was so stressed about taking the bus that I did not sleep last night, but I realize now that I should not worry about small things like that!"





STAR CHILD

13 800 000 BC

There once was a boy who lived among the stars. He spent his days exploring the galaxy.

One day, he was out watching the sunrise. Its beauty left the child speechless. Every night, he grew sad knowing that the sun was his only friend. All the planets he discovered were the same: dull and rocky - like giant boulders. He longed for someone to share his joy with, but he was all alone.

He grew lonely. He felt like a deflated balloon, all empty inside. He was the most unique being out there, but what was the point of being marvellous with no one to see? He'd rather be average among creatures like himself.

He thought of the day he had entered the world. A ray of sunlight had shot forward and became an asteroid as it exploded, he was born.

Then, he got an idea!

To create him, the sun gave away a piece of itself, so if *he* gave away a piece of *himself* he could create other people and he would no longer be alone. How much would it take? Would he lose himself trying to make friends? He decided it was worth the risk.

At the center of his world, there was a ball of gas. If he pushed himself inside to make it explode, he may be able to forever change the galaxy by creating life.

When he reached the center, he hesitated. How much would he lose? He was afraid of the unknown, but he wanted to move away from his past. "This is what must be done", he whispered.

He reached forward and pushed it. "BOOM!" The universe shook. On one planet, a single flower began to bloom. Over the years, the flower pollinated and more flowers sprouted, all growing in harmony. Soon the animals followed.

The universe had been given an amazing gift: the ability to change. But to make this change, there had had to be a sacrifice. The boy had lost his body in the explosion, but his spirit lived on. To this day, he watches over us. No longer alone.

THE SEARCH

My island is slowly sinking. For many years, we've tried everything in our power to save it, with no luck. Soon it will be submerged. All that is left is to escape.

After months of hard work, we finished building the sailboat. Inside, we pack enough food to last us a month. Hopefully, we can find a new home in less time. I never thought this day would come. I've lived on this island for 16 years, this is my home, this is our home. My great-grandfather founded this place. So many lost memories. Before we sail off, I take one last glance at my home. Goodbye, I pray, *please let us find a new home as wonderful as this one.*

As we glide through the waves, pulled by the wind, the boat is silent. Nobody dares to speak. My cousin, Amun, breaks the silence. *"How about we share our favourite memories from the island?"* *"That's a great idea!"* cheers the crew, and we all go on and on about the wonderful times we've had. Surfing, campfires, seeing sharks, dancing. When it comes to Abuelo's turn, he tells the story of the founding of our home, Isla Amante. I love it when he tells this story. *"I was a young kid back then, he starts, my family and I had been living on a boat for our whole life. Suddenly, I hear my younger brother scream tierra, tierra! I rushed out to the deck as quickly as possible. I saw a beautiful island, looking quite lonely. My brother and I ran inside, through the doors, past the kitchen, down the stairs, through some more doors, up some steps and jumped into mother and father's bed".*

As Abuelo is telling his story, I notice there is a dark cloud ahead. After a quick look at my compass, I can tell we are going north. I have a weird feeling inside of me as though something is going to happen...

The boat starts rocking, slowly then really fast. As I look up, I feel a drop of rain land on the palm of my hand. The sky suddenly looks very dark and imposing. Around, the crew stands silent, too scared to speak. I reach to grab Amun's hand, slowly losing balance. We exchange scared looks, like if we both know what is going to happen. The captain, Andyali, tells us not to panic, although I can't chase that ominous feeling. Soon, the whole boat is riding crazy waves, slowly losing control. We try to stay on the boat and not go overboard. The further we plunge into the ocean, the scarier it gets. Quickly, I need to find a plan before this goes wrong. I let go of my cousin's hand, grab the anchor and jump into the water. I hope this works. *"What are you doing Pricillia?!"* screams my mother.

I dive underwater holding my breath. I had seen a reef, toward the beginning of the storm, and I swim to it. Above me, I feel the pressure of the waves pulling me in all directions. I try my hardest to push against those forces and adjust my grip on the anchor. Using all my strength, from my toes to the tip of my fingertips, I try to hook the anchor to a part of the reef. The water is twirling, making me lose my grip. I'm close. As I'm about to let go, it hooks. The anchor slides into the reef and locks itself. Hopefully, it will be enough to keep the sailboat from flying away. My head starts to spin, everything around me becomes blurry. I'm slowly losing my breath, I have no more strength to pull myself back up. My eyes slowly close...

The storm has passed and thankfully, no one was injured. However, the dark clouds leftover from the storm have blocked our vision. We decide to spend the night and leave the next morning.

As I'm just waking up from a night of restless sleep on the hard deck, I feel the boat setting off into the ocean. I slowly open my eyes to find a beautiful sunrise. This is a sign, I tell myself. Maybe today will be the day we finally find a home. Many hours pass, with no sign of land whatsoever. The crew is slowly starting to lose hope. As I look ahead into the deep blue sky, I see a slight glimpse of sand, my heart skips a beat. "Could that be land?" I wonder as I race to inform the captain.

The whole sailboat is cheering as we get closer and closer to the land I had seen. As we approach it, I realize how absolutely beautiful it looks. Our new home. What a reassuring thought. The crew sets foot on to the beautiful island one by one. I cannot hold back my tears, and neither can my family. Until the darkness of the night, we explore this beautiful new island. The kids play, the parents talk and I investigate the island, from the beach to the rocks, the trees to the plains.

After days and nights of paradise on this dream island, Abuelo calls for a gathering. We light up a campfire to keep us warm. As we gather around, Abuelo seems distant, but very serious, like if he has something on his mind...

He clears his throat, "I can tell that you all are loving this island ", and everyone cheers. He continues: "However, something has come to my attention. This might not be a long-term solution." Everyone looks around the fire confused. What could that mean? "We have reached the conclusion that there are enough resources to last us up to 18 years if we are careful, but only for half of us." The crew stands silent.

Today is the day. The younger ones and I have received all our training. We are ready to set off, and restart our story. The goodbyes are the hardest part. I will never get to see some of these people ever again, the ones I've lived with my whole life, the ones that are part of me. I can't even bear to think about it. As we embark on the sailboat, I feel the deepest and sharpest pain in my heart. I guess that's what heartbreak truly feels like...

Before we leave, Abuelo pulls me aside. He places a map delicately into my hands. "To guide you on your journey," he says, "once you reach the tiny land with the pink palm tree, you are very close. There is still hope", he whispers.

It's been two weeks, we have sailed miles and miles of this silent ocean. Sadness reigns over us, we have lost all our faith. As I lie down to sleep, my youngest cousin Leila whispers into my ear. "Look ahead, there's a funny-looking pink palm tree..."





HARD BUT WORTH IT

Day by day, night by night, I can't seem to make it alright. Since my last appointment, the light that used to lead me through this journey called life disappeared right in front of my eyes. I'm Olivia and this is my story.

On a windy day, I woke up with a surprise facing me. This girl that I have never met before was staring straight at me.

With insecurity, I ask, "Who are you and why are you in my room?" She didn't answer, so I used a more serious tone of voice to say: "This my house and you have no right to be in it."

Suddenly she screamed, "You don't deserve to be here! You are buff and you look absolutely hideous! You shouldn't have the confidence to walk half a step out of your room!"

I was very disturbed by every single word that came out of her mouth.

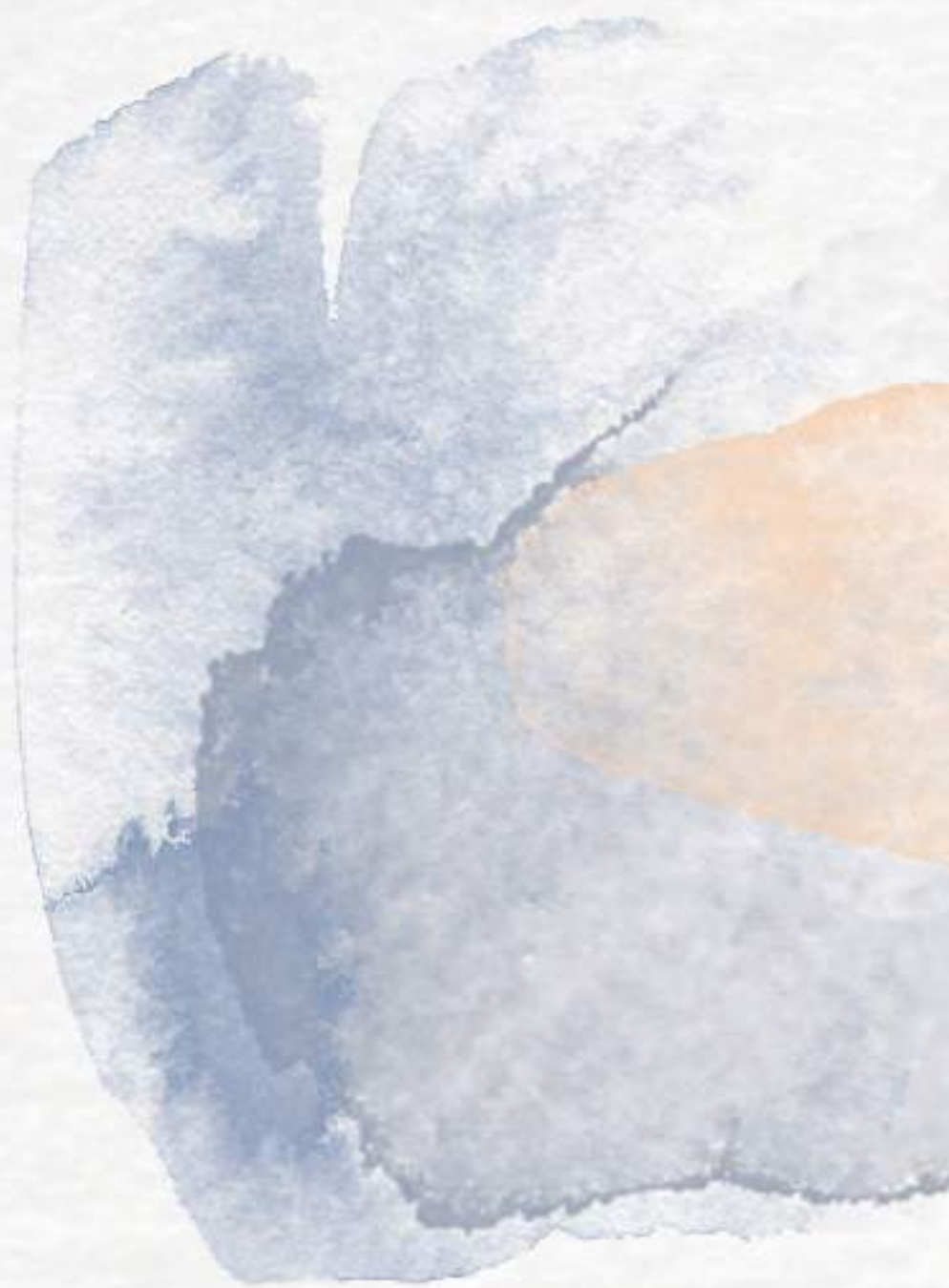
What did I ever do to this complete stranger to make her feel this way about me?

At that moment I said: "Do you want me to use violence in order to make you leave?"

I heard her whisper: "As if you can touch me."

She was right, I couldn't seem to touch her. I tried moving her aside, but I couldn't seem to feel her caramel skin against my hand. Every time I would try pushing her harder, but nothing worked. I could tell by her face expression that she was making fun of me. I got very frustrated, so I decided to punch right in the middle of her nose. Right at that second, a million pieces of mirror shattered and they hit the dusty ground one by one.

Now, I live with that girl every day. The doctor says that she might leave one day, but in order to make that happen, I must start loving myself for who I am. I am a seventeen-year-old teenager who has been suffering from Body dysmorphic disorder for two years. I feel least hope every day, but I will keep on trying until I reach my goal.





DEUXIÈME SECONDAIRE





L'ABEILLE ET LA FOURMI

Par une chaude journée d'été
Une abeille était tombée
Dans une petite tasse à café.
Des heures s'écoulèrent
Et la mouche à miel,
Trop faible pour voler dans les airs,
Se contentait de sécher ses ailes.

Une petite bête noire
Se pointa le bout du nez,
Attiré par l'odeur rare
D'un bon café.
En s'approchant trop près,
Elle se retrouva désormais
Plongée dans ce liquide exquis
Sans moyen de sortie.

La fourmi dit alors à l'abeille:

« Une seule solution me semble possible,
celle de s'entraider pour atteindre notre
cible; si tu m'aides à atteindre cette cuillère,
Je t'aiderai en retour à poser tes pattes sur
la terre. »

L'apidé, détestant les insectes plus petits que soi,
Répliqua:

« Il n'est pas question que j'accepte de l'aide
Venant d'un être si minuscule et inférieur. Si je
sors de cet endroit, ce sera par moi-même et
sans toi. »

La fourmi, pleine de raison,
S'empressa de dire:

« Combien de temps as-tu passé
Sans jamais frôler la liberté?
Tu sais très bien que seule la coopération
Nous amènera là où nous le voulons. »

L'abeille, découragée,
Finit par accepter
Et nagea jusqu'à l'ouvrière
Afin de l'amener sur la cuillère.

Celle-ci,
pouvant soulever jusqu'à vingt fois son poids,
Porta l'insecte rayé avec une aisance unique,
Grimpa le long de cet objet métallique
Et atteignit le rebord de la tasse.

L'hyménoptère, surprise,
Remercia la fourmi sans mépris.
Elle avait finalement compris
Que rien ne s'accomplissait sans ami
Et qu'il ne fallait pas juger autrui.



ENFANT PERDU DANS LE PASSAGE

Le temps meurt
Le retard ne se rattrape plus
Tuer les vestiges de notre âge inexpérimenté
Réévoluer
Pour tout donner à notre futur
Alphabétisation de nous-mêmes
Enfants nous ne sommes plus
Sagesse ils disent

Emmurer l'inconscience
De notre jeunesse
Renforcer l'égoïsme des adultes
Calomnie ou plutôt mensonge
Persuasion inexpliquée
Eux-mêmes y croient
Leur inexistante perfection les dépasse
Sagesse ils disent

Mes pensées oniriques
Un jour
Ne jaillissent plus
Mon inconfortable confort
Ne me fait plus croire à l'irréel
Toutes ces phrases assourdissantes
Me privent de la magie enfantine
Sagesse ils disent
Ils acceptent
Toutes sortes de tâches accaparantes
Et leur autonomie absente
Les empêche de se libérer
Et de redevenir
Enfant je suis
Adulte jamais je ne le serai
Sagesse ils disent



NOÉ

La chambre de Noé paraît nette et organisée. Le bleu océanique contraste parfaitement avec ses meubles orangeâtres. Minimaliste, l'armoire ne tient que les vêtements nécessaires et l'étagère porte seulement quelques livres sur son dos. Dans le coin est installé un sanctuaire : des oreillers colorés placés stratégiquement pour le confort total, un lecteur de disques et des milliers de minuscules lumières telles des lucioles jointes par un fil.

Profitant de ce lieu relaxant, assis sur les nombreux oreillers, Noé tient l'Alchimiste du bout de ses doigts maigres. Il lit les phrases, les mots, les lettres, même les espaces, mais rien ne s'enregistre. Noé se trouve à lire et à relire les mêmes phrases, encore et encore.

Accoté perpendiculairement au mur de Noé, Harche choisit la chanson qu'ils écouteront. Ensuite, il ouvre son propre livre, Kickflip, pendant que la toune *Hey There Delilah* de Plain White T's débute.

Remarquant l'absence de concentration de son ami, il se retourne vers lui.

- Mec, qu'est-ce qu'il y a? Ça fait trente minutes que tu lis, et tu ne t'es jamais arrêté pour exprimer ta colère envers *le marchand de cristaux*.
- Tu sais, j'arrête pas de penser à ce que Mme Granby a dit, plus tôt, lors de notre cours d'histoire.
- Que nous n'avons pas toujours une deuxième chance?
- Oui. Je crois qu'elle a tort, qu'en penses-tu?
- Noé, tu sais bien que la philosophie, ce n'est pas mon affaire.

Noé regarde alors Harche, concentrant son regard sur ses yeux grisâtres et sincères. Il ferme les yeux pour faire disparaître sa volonté de s'accoter contre son ami. *Les hommes ne peuvent pas montrer leurs sentiments, puisqu'ils ne seront plus considérés en tant que « machos »*. Déçu, il baisse ses yeux vers son livre, sachant que ce n'est surtout pas à *Fatima* qu'il pensera.

Les deux adolescents restent dans ce dangereux sanctuaire pour de nombreuses heures. La même chanson joue en boucle interminable et le bol de popcorn reste intouché. Chacun est prisonnier par sa propre bulle ayant une paroi difficile à faire éclater.

Revenant finalement sur terre, le philosophe interrompt de nouveau le silence.

- Harche, si c'est vrai que nous n'avons pas toujours une deuxième chance, pourquoi vivons-nous la vie ayant peur de tout, il faut prendre des risques...non?

- C'est justement ce à quoi je pensais. Peut-être que cela signifie que nous devons vivre la vie sachant qu'il y a une fin et ne jamais hésiter, car il est possible qu'une autre opportunité ne croise pas notre chemin. Par contre, je crois que si une personne veut tant qu'un événement se reproduise, tout est possible.

Ces mots, ces phrases, résonnent dans le cœur de Noé. Il pose, une fois de plus, son regard dans les yeux maintenant perçants d'Harche, et s'accote contre lui.



Auteur.e: Katherine Pittson

» Groupe 201

» Poème

Illustrateur.trice: Logan Doherty

» Groupe 728



Elle est là

Cette nuit est différente
Il manque une étoile à notre constellation
Confuse, je demande pourquoi
Un silence déchire la cuisine
Papa se retourne, noeud dans la gorge:
Oma a eu un accident

Elle est là

On m'explique qu'elle est très malade
Ces mots ne me frappent pas
Ils rebondissent sur mes oreilles
Je m'en veux pour cela

Elle est là

Une couverture de tristesse enveloppe notre
maison
La joie se fait battre et enterrer par l'inquiétude et
la peine
Mais ma bulle d'enfance m'empêche de voir
Je vois la douleur, mais je ne la ressens pas
Je vois des larmes couler, mais elles ne me dé-
rangent pas

Elle est là

Sonnerie venue d'enfer
Voir ceux qu'on aime glisser entre nos doigts
La lumière arrive
Elle la sauve, mais laisse tomber
une bombe qui fracasse notre monde

Elle est partie

Toutes nos étoiles sont là,
Mais elles ne brillent pas
Une triste forêt de noir m'étouffe
Les larmes font fondre la beauté du monde et
ressortir les cauchemars
Une boîte magnétique attire ceux empoisonnés
d'un métal sentimental
Je la vois
Mais sa nuit ne finit pas

Où es-tu?



NOUVELLE RENCONTRE

La cloche allait bientôt sonner, celle que tout le monde attend. Celle qui annonce qu'on peut finalement rentrer à la maison pour la fin de semaine et aller faire des activités entre amis. Les élèves ne portent déjà plus attention à ce que le professeur dit, ils fixent tous l'horloge. Ses aiguilles bougent, leur semble-t-il, plus lentement. Puis, son bruit résonne dans toute l'école. Pas une minute perdue, chacun prend ses cahiers, se lève et part.

Esther, plus lente que les autres, reste assise un peu plus longtemps. Elle les regarde tous s'enfuir de la classe l'un après l'autre jusqu'à ce qu'il ne reste qu'elle et une autre élève. La fille s'approche d'elle. Elle la connaît, c'est Caroline. Esther avait fait un travail d'équipe avec elle, il n'y a pas longtemps. C'était le professeur qui avait choisi les équipes. Au début, Esther n'était pas si certaine qu'elle voulait travailler avec Caroline, mais sa coéquipière s'était avérée vraiment gentille.

La fille aux courts cheveux châains continua de s'approcher. Normalement, vu que la classe était vidée, Esther serait déjà sortie, mais cette fois elle resta immobile se demandant ce que Caroline pouvait bien lui vouloir.

- Hey!, lui dit-elle avec un sourire, je sais qu'on n'est pas très proches, mais ça te dirait de venir avec moi et mes amis dans un café?

Esther y pensa un moment, avant de répondre. Qu'est-ce que ses amis pourraient bien penser d'elle s'ils la voyaient avec des gens qu'ils considéraient comme des losers? Elle voulait y aller, Caroline était gentille et agréable. Bon, elle irait seulement si les autres ne la voyaient pas.

- D'accord, pourquoi pas?

- Parfait! Rencontre-nous au grand arbre devant l'école. Caroline se retourna, marcha un peu pour ensuite lâcher: « À tantôt! »

Ayant fini de prendre ses cahiers et de les mettre dans son sac à dos, elle se dirigea vers la sortie, puis vers son point de rencontre. Ils étaient trois à l'attendre patiemment. De loin, elle pouvait les observer assis dans l'herbe à discuter entre eux. Caroline était assise à droite, elle était la seule fille du trio. Au milieu, un

grand garçon aux cheveux foncés et bien peignés souriait et riait tout en bavardant. Finalement, son regard se fixa sur celui de gauche, il ne parlait pas tant. Il écoutait ce que ses amis disaient. Esther s'approcha du groupe et les salua.

- Salut!, s'exclama Caroline, on n'attendait personne d'autre.

- Je vous ai pas fait trop attendre, han?, demanda-t-elle.

- Pas du tout, lui dit celui aux cheveux foncés en se levant pour lui tendre la main. Moi, c'est Léo et lui, dit-il en pointant vers l'autre garçon, c'est Mathieu.

- Enchanté, dit Mathieu timidement.

Les présentations faites, ils commencèrent à marcher vers le café. Esther et Mathieu étaient côte à côte, derrière les deux plus placoteux. Elle lui fit un peu la conversation, lui parlant des cours, des professeurs, bref, de l'école. Il était plus grand qu'elle, avait la peau pâle et des yeux marron un peu plus foncés que ses cheveux.

Le café était petit, mais mignon. Les murs de l'intérieur étaient d'une couleur réconfortante, bleu pastel, et, ici et là, il y avait des touches de blanc. D'un côté, il y avait des banquettes et, de l'autre, un comptoir avec plein de nourriture comme des sandwiches, des biscuits et des croissants. Le groupe choisit une des petites banquettes et s'y assit.

Pendant au moins une heure, ils restèrent là à parler et à rigoler. Esther en apprit beaucoup sur chacun, tellement, qu'elle se sentait plus à sa place qu'avec ses autres amis. Mathieu finit par ne plus être très timide, Léo n'arrêtait pas avec ses blagues hilarantes et Caroline leur racontait plusieurs anecdotes amusantes. Avec ses nouveaux amis, ils riaient et tout semblait léger. Ils étaient comme une petite famille, ce qui était très différent de ce à quoi elle était habituée. Dans le fond, pensa-t-elle, ils sont beaucoup plus agréables.

Quand vint le temps de partir, Esther ressortit avec un large sourire, mais restait tout de même un peu angoissée. Elle savait qu'elle devrait probablement faire un choix entre les deux groupes.



Auteur.e: Eliott Riopel

» Groupe 201

» Poème inspiré par

Le Vaisseau d'Or d'Émile Nelligan

Illustrateur.trice: Sophie Cherniavsky

» Groupe 719

JOIE DE VIVRE

Ce fut le plus grand, le plus fastueux des endroits.
L'art y était enjôlé, couronné de lauriers par la
Renommée.

Ces déités immortelles qui y habitaient prenant
fougue dans les fresques plafonnées

Et des vastes salons revisités de Le Brun.

De Venus à Diane, de Mars à Mercure en passant
par Apollon le soleil tout puissant

Guidant de ses rayons enrichissants dans
le dédain du pourquoi de l'art

Notre souverain, le miséricordieux, le roi:

Louis XIV

Baptisant son œuvre de gaité: Versailles.

Dansons, dansons, dans la fougue et la mélancolie
du temps qui passe!

Dans une autre époque nous sommes,
celle des Lumières!

Dansons, dansons! Encore et encore!

Lorsque l'hymne de la joie et de l'opulence
s'entonne.

Aux parfums de ces bals au clair de l'azur,
cieux drapés de noir.

Le faste y est toujours, alimentant le dédain
de la foule tendant les mains bien hautes.

C'est la joie de vivre, vivre de la joie!

Au bruissement des robes froissées.

Et aux jardins tapissés de fleurs de l'idéale
demeure.

Oui c'est la joie de vivre, c'est vivre de la joie!

Abreuvons-nous, mangeons, festoyons!

L'azur laissant entrevoir des nuages orageux.

Et la première lueur semant les graines
d'un fruit maudit.

C'est la peine de vivre, vivre de la peine !

Laissant pour dépouille que des murmures.

De ce que fut Versailles avant de n'être déshabillé.

Oui c'est la peine de vivre, c'est vivre de la peine !

Le palais du visionnaire, le palais de la solitude.

Arraché à sa vie, arraché de sa vie de cour.

*Laissé à l'abandon comme un vaisseau
fantôme sombrant dans l'abîme du rêve.*

Le gouffre aux mains ravageuses est proche,
nous tirant vers le néant!

Armées de leurs lames imprégnées des mots:
liberté, égalité, fraternité!

Transperçaient l'azur au flanc des cris des ravages,
de la douleur.

Puis la Seine bigarrée de sa nouvelle couverture.

Le rouge de la rage, le blanc de la paix perdue, le
bleu de la royauté déchue.

C'est la mort de vivre, vivre de la mort !

Le sang sillonna le bonheur des Français!

Oui, c'est la mort de vivre, c'est vivre de la mort !

Le bonheur des Français, la perte d'un empire.

Le vent tourne, une ère de terreur
commence!

L'annonce de la fin ou le début du
commencement?

Enfin les cris de la foi perdue se tairont-ils
tous?

Je touche l'azur maintenant loin
de la déchéance sociale.





CLARA

Tout cela survint à Paris durant une nuit lugubre et fraîche de novembre. Le ciel n'affichait pas ses étoiles, car elles se cachaient derrière les lumières urbaines luisantes. Ce n'était pas pour rien que Paris se nommait la ville Lumière. Alors que je rentrais de l'hôpital, là où se trouvait ma soeur, Clara, des gouttes d'eau salées glissaient sur mes pommettes rosées. Le vent sifflait entre chaque mèche de cheveux, chatouillant mon cuir chevelu. Arrivé à mon sinistre appartement, je montai au grenier et je m'assis à mon bureau délabré. En temps de détresse, l'art m'aidait toujours à me calmer. Alors, je ramassai mon crayon, mais, par malheur, je l'échappai. Cela m'inquiéta. Je n'échappais jamais mes outils indispensables. Je blâmai alors le stress de la journée pour cette maladresse.

Quelques heures plus tard, bizarrement, pour une deuxième fois, mon stylo glissa de ma main. Il traversa mon œuvre au complet et traça un X. Un cri de déception résonna à travers l'immeuble en entier. Chaque battement de mon cœur faisait tressaillir mon thorax. La colère surgissait en moi telle une bouteille se remplissant d'eau. Je tournai alors ma tête et je regardai la tour Eiffel par la fenêtre. Un vent glacial me frappa ainsi au visage. En frissonnant, je me remis au travail.

Ensuite, plus tard dans la nuit, le même incident se déroula. À ce moment-là, précisément, j'étais certain que ce n'était plus mon erreur. En réalisant cela, un à un, je sentis les poils de mes bras se contracter. Même si le vent pénétrait par la fenêtre, je sentais des perles de sueur dégouliner sur mon front. Les battements irréguliers provenant de ma poitrine s'arrêtèrent. Cette fois-ci, le stylo n'abandonnait pas. Il commença à traverser le papier d'une danse élégante, mais

pétrifiante. De gauche à droite, de bas en haut. Mes doigts, collés à l'objet anormal, faisaient leur possible pour se détacher.

Puis, sans avertissement, le crayon prit contrôle de lui-même, se raidit et commença à tourner les pages de mon cahier. Il les tourna et tourna jusqu'à ce qu'il trouve une page blanche. J'entendis un souffle saccadé et je réalisai qu'il provenait de mes poumons. Maintenant, les perles de sueur pénétraient dans mes yeux écarquillés, créant un brûlement déchirant. Les battements impétueux résonnaient dans mon corps en entier. Mes doigts, toujours collés, palpitaient de douleur. Sans me laisser de repos, le stylo recommença à danser. De gauche à droite, de bas en haut. Il glissa gracieusement à travers les quatre coins du papier, laissant une trace derrière son passage. Finalement, il marqua un C, suivi d'un L et ainsi de suite. Quand il eut terminé, je lus le mot «Clara» tracé à l'encre bleue. D'un coup brusque, il s'arrêta et je m'endormis.

Le lendemain matin, je reçus un appel. Durant la nuit, la vie de ma chère sœur adorée, Clara, avait été prise et emprisonnée au paradis.



TEMPS

Il s'est faufilé,
Me laissant seule dans la prison de mes pensées.
J'ai couru après,
Jusqu'à en être à bout de souffle,
Jusqu'à ce qu'il m'étouffe.

L'horloge fait tic tac.
Les secondes passent.
Les minutes passent.

*Je voudrais que ma vie soit narrée en continu,
Pour exister quelque part d'autre que dans ma tête.
Toutes ces victimes innocentes.
Tous ces mortels ignorants.
Une illusion seulement.*

L'horloge fait tic tac.
Les heures passent.
Les semaines passent.

Son sourire charmeur,
Il m'a laissée aveugle,
Jusqu'au jour où j'ai vu la fin.
Toujours fidèle à mon ennemi,
Ma silhouette chaotique.
L'horloge fait tic tac.
Les mois passent.
Les années passent.

Il est trop tard,
Toujours trop tard.
Comment le menotter ?
Comment l'emprisonner ?
Comment?



BALADE AU CLAIR DE LUNE

Je m'étais étendu sur le balcon, j'étais fatigué et je devais avoir pris un verre ou deux. L'air humide me calmait, le printemps se faisait attendre et on aurait dit qu'il prenait plaisir à se jouer de nous. Un brouillard épais comme je n'en avais jamais vu par ici s'élevait et un voile de brume s'étalait sous mes yeux. Les rayons de la lune valsaient dans l'obscurité de la nuit, se laissaient désirer des plus envieux.

Ennuyé par la soirée, j'allai m'engouffrer dans l'immense forêt qui bordait la maison. Perdu dans mes pensées, je ne remarquai pas que le sol s'humectait et prenait un air marécageux. Je dus bientôt m'arracher à mes pensées pour retirer mon pied qui s'était embourbé. Dès lors, je pris conscience que le coassement des grenouilles avait disparu. Une forte impression me percuta de plein fouet et une angoisse calme me caressa les tripes. Je croyais voir des milliers de petits yeux braqués sur moi. Ils me fixaient comme un lynx guettant sa proie, attendant le bon moment pour frapper, pour extirper la vie de son corps faible. Un hululement sinistre me fit sursauter. Je continuerais de marcher, il en valait mieux ainsi, je préférais me changer les idées.

Le paysage évolua rapidement. Pas plus d'une quinzaine de minutes après mon coup de paranoïa, un étang s'étendait devant moi. Les rayons du clair de lune y batifolaient insouciamment. Le chemin sur lequel je marchais ne s'arrêtait pas, au contraire, il traversait cette étendue d'eau et continuait dans la forêt profonde. Si je n'avais pas bu, j'aurais déguerpi avant qu'il n'eût été trop tard. Malheureusement, mon esprit se refusait à toute pensée logique. Je progressai sur le chemin, une terreur sourde montait en moi à chaque pas qui me rapprochait de cette forêt. Lorsque je fus arrivé au milieu du chemin de l'étang, une plainte mélancolique s'éleva, me figeant sur place. Une voix douce et féminine

chantait une mélodie si triste que j'en perdis le souffle. Qui qu'elle fût, cette femme pleurait et les larmes ne tardèrent pas à s'échapper de mes yeux, elle me perçait le cœur avec une lance invisible. Tout en étant magnifique, cette voix ne semblait pas appartenir à notre monde, elle ne venait de nulle part. Cet hymne de tristesse ne dura pas et s'évanouit en même temps que la bruine, qui me glaçait jusqu'aux os.

Enfin, ma tête se décida à être rationnelle et me dicta de rentrer. Je me retournai sur moi-même, prêt à rebrousser chemin. Lorsque je levai les yeux, une femme se tenait là-bas, une silhouette fantomatique dans le brouillard. Elle semblait attendre une permission de ma part pour me rejoindre. Pour toute réponse, je pris mes jambes à mon coup.

Je courus à toute vitesse, le dernier élan d'une proie fuyant son destin funeste. Lorsque j'atteignis finalement la forêt, je ne regardais plus où je mettais les pieds, me déplaçant à l'aveuglette. Je m'écroulai de tout mon long lorsque je trébuchai. La masse que je venais de percuter était étrangement froide et crispée. Je relevai la tête. Le corps d'une femme, étendu, sans aucune trace de vie, me dévisageait effroyablement. Je venais de troubler son sommeil éternel. Le cadavre, aussi froid que la morsure glaciale de l'hiver, affichait une expression de tristesse absolue, figée dans l'éternité.



Auteur.e: Emanuel Audet

» Groupe 201

» Court récit inspiré du chapitre

«Chiller avec Matt Guindon» (Kickflip d'Olivier Simard)

Illustrateur.trice: Liam Patenaude

» Groupe 719

NÉO-APOCALYPSE

Le vent fouettait depuis peu les rues de Montréal quand les bicyclettes passèrent. Toutes deux au milieu de la rue, elles dévalaient à toute allure le reste de l'asphalte de la rue Saint-Denis. Elle n'avait pas été rénovée depuis l'exode rural massif de ses anciens propriétaires, et elle commençait à faire dur. La transformation du virus en avait effrayé plus d'un, et les grandes villes partout à travers le monde avaient été délaissées, ne restant que quelques gangs d'adolescents, toujours immunisés de la mutation.

Et c'était justement pour cette raison qu'ils dévalaient la rue craquelée: car avec l'hiver qui arrivait, qui savait comment deux adolescents de 14 et 15 ans survivraient au grand froid montréalais? Depuis que les médias avaient lancé l'alerte de la mutation et que les adultes étaient partis, Eulalie et Gabriel s'étaient réfugiés dans un triplex à moitié mangé par des vignes, où les garde-mangers de leur rue leur avaient servi de repas pendant une bonne partie de l'été. Mais depuis que l'automne s'était installé à grands coups de vent, ils craignaient qu'ils ne tiennent pas très longtemps avec leur petite génératrice.

Gabriel avait entendu la rumeur qu'un groupe d'adolescents s'était installé dans l'ancien incinérateur de la ville, proche de la piste cyclable de la rue Mercier. Plusieurs supermarchés avaient été pillés autour et on voyait de plus en plus souvent un mince filet de fumée sortir d'une des deux cheminées, signe qu'il y avait de la nourriture et de la chaleur dans le bâtiment.

L'instinct de survie des deux adolescents commençait à entrer dans leur corps quand ils virent au loin les deux cheminées massives, déjà en train d'être dévorées par la mousse. Les roues des deux vélos tournaient de plus en plus vite et un mélange d'excitation et d'angoisse les submergeait à la pensée qu'ils allaient enfin voir de nouvelles formes de vie.

Mais la peur prit toute la place à la vue d'un point de contrôle juste en avant du bâtiment. Un poste de garde était occupé par deux adolescents et une sorte de barrière avait été créée avec divers matériaux de construction à l'allure douteuse.

- T'as une idée de comment on va faire?

La voix d'Eulalie tremblait un peu et elle passait sa nervosité sur le guidon en caoutchouc de son vélo, qu'elle grattait depuis qu'ils avaient continué à pied.

- Ça me tenterait de te dire comment...

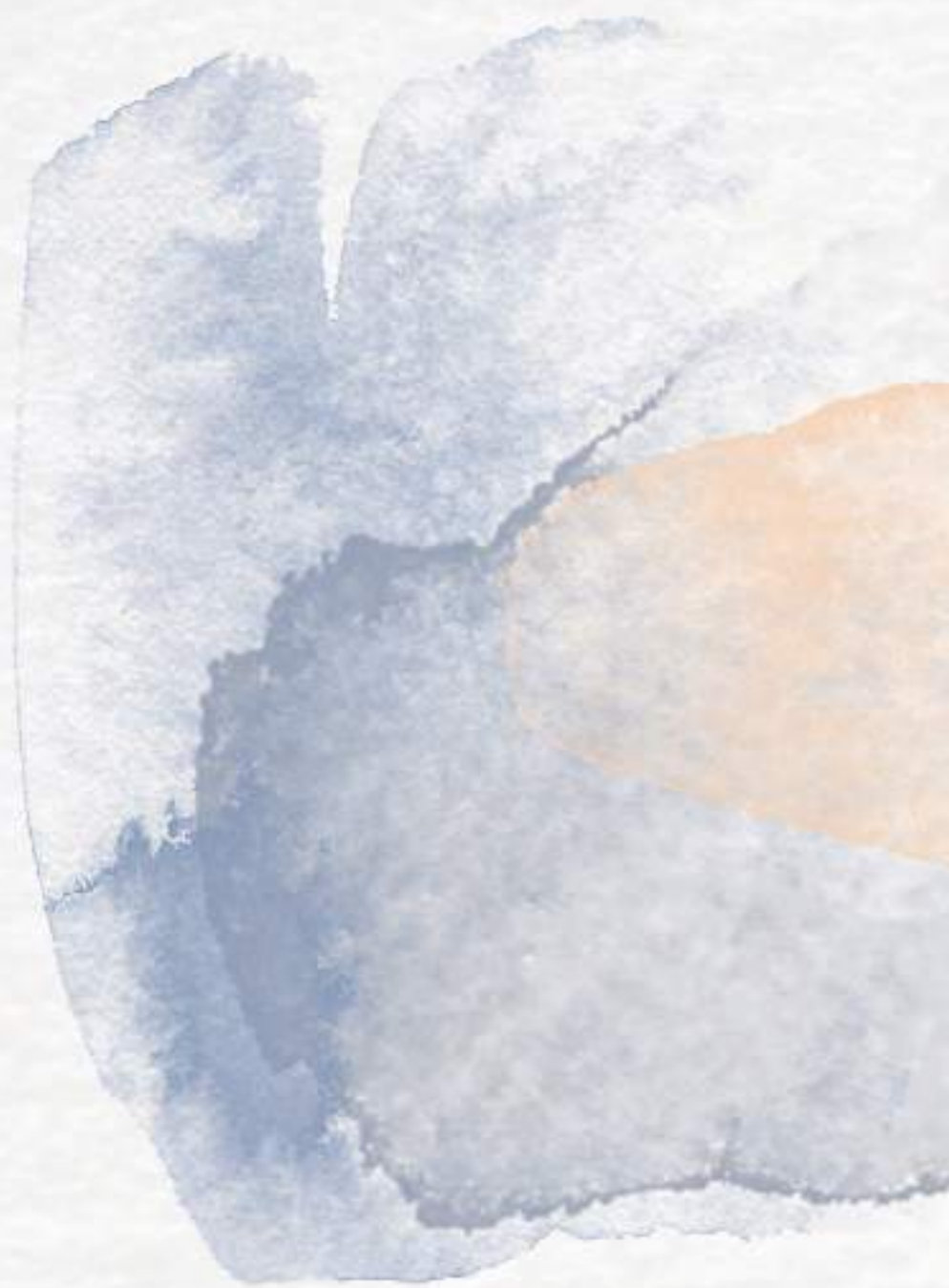
Arrivés au barrage, ils réalisèrent qu'eux aussi n'avaient vu personne d'autre depuis trois mois. Tous deux étaient hypnotisés par l'existence de l'autre, et plusieurs d'entre eux prenaient même le temps de s'appeler par walkie-talkie.

Après plusieurs minutes d'observation, les grilles s'ouvrirent en un bruissement métallique et un petit groupe de trois en sortit. De taille et de sexe différents, ils portaient tous les trois le même bandeau vert et blanc qu'ils portaient autour de leur poignet. Celui de devant n'était pas armé, contrairement à tous les autres qui pointaient leurs diverses armes vers Eulalie et Gabriel, et avaient une allure nonchalante devant le duo.

- Venez, dit-il, allons parler.

Il les amena sur une table à pique-nique non loin du point de contrôle, la seule qui n'avait pas été détruite ou réduite en pièces par les vignes. Le temps se noircissait et le silence pesait entre les trois. Chacun étudiait la meilleure façon d'amorcer la conversation, surtout qu'il en dépendait un peu de leur survie.

- Ça fait quatre mois que je n'ai vu personne d'autre que ceux-là, dit-il en pointant les douze adolescents qui les guettaient du haut



des remparts, quatre mois que je croyais que Montréal avait été déserté, et quatre mois que je faisais des cauchemars en y pensant. (Pause) Depuis que la mutation a été annoncée, je me disais que c'était impossible que tout Montréal ait été pogné dans un même trafic. Mais comme tout le monde ici, j'essayais de ne pas trop y penser, et de me concentrer sur ma survie; dévaliser des commerces, me préparer à l'hiver... Ça m'a aidé à oublier quelques instants. (Pause) Mais, après quatre mois, deux silhouettes se sont approchées de mon point de contrôle et je me suis enfin dit que nous n'étions pas seuls... Car vous êtes arrivés.

Eulalie et Gabriel étaient sans mots. Eux aussi n'avaient vu personne depuis quatre mois et avaient eu cette réflexion.

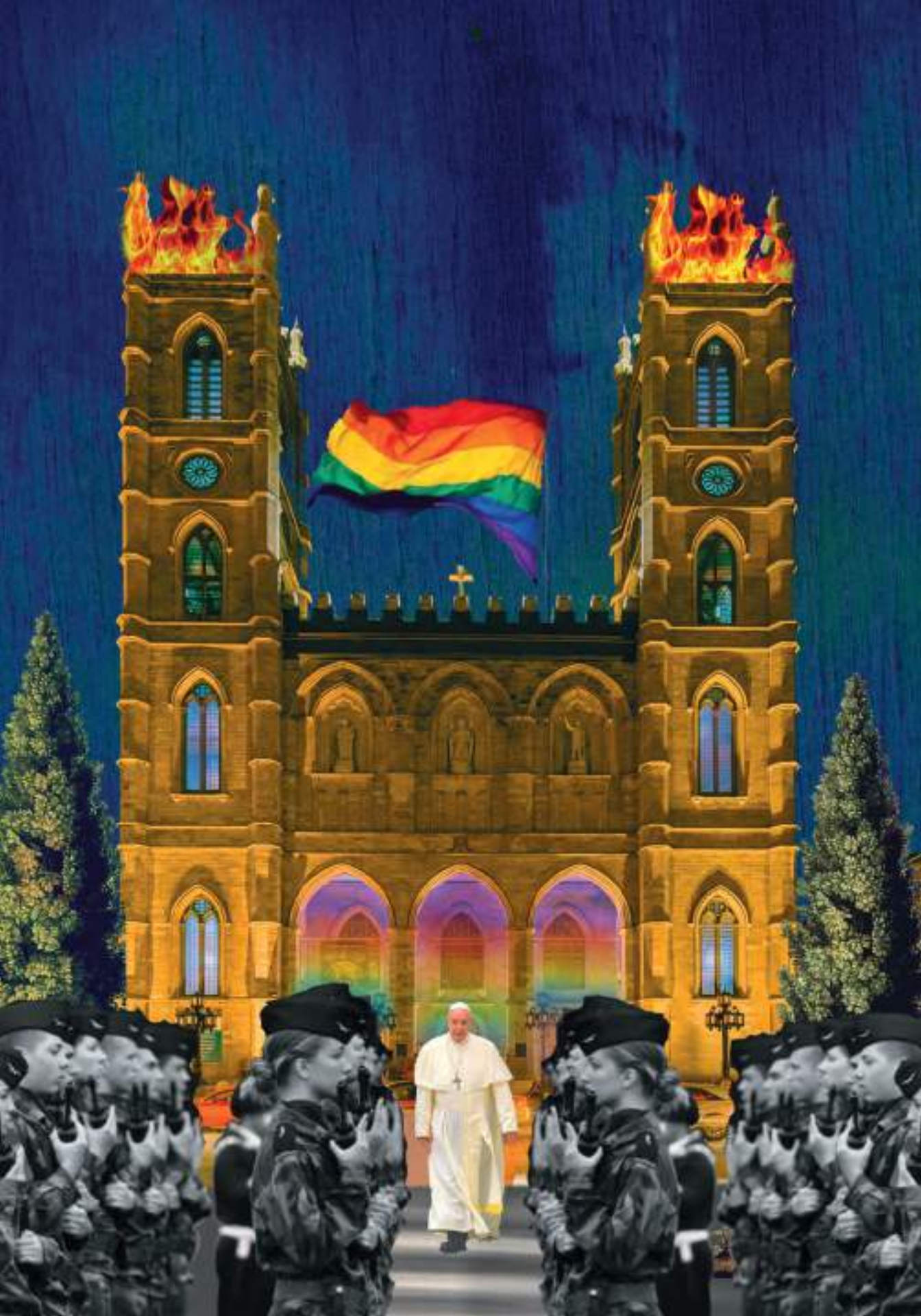
Les trois adolescents s'embarquèrent alors dans une conversation frôlant la mélancolie et l'humour. Une fine pluie débuta et plusieurs autres mineurs partirent se réfugier à l'intérieur de la bâtisse, mais le trio resta là. Leurs cheveux mouillés et leurs chandails collants leur importaient peu; ils n'avaient pas entamé une vraie conversation depuis longtemps et ça faisait du bien de socialiser un peu.

Par la suite, plusieurs petits groupes décidèrent de se risquer comme Eulalie et Gabriel l'avaient fait, et une vraie collectivité émergea des cendres de l'ancienne métropole.



**TROISIÈME
SECONDAIRE**





INTIMIDÉ OU PEUT-ÊTRE MÊME TUÉ

Je suis dépassé, déconcerté
Et même dévasté
Parce que j'ai regardé,
J'ai regardé des gens s'entretuer

Y avait pas de vraies raisons
Juste des religions, ayant perdu leur direction
Avec des dirigeants qui tapent comme
Un pape qui trappe et clap

Avec ça, tueries et incendies d'incompris

Identifiés comme déviants sexuels
Donc des gens homosexuels, bisexuels ou pansexuels
Ayant oublié le superficiel
Préférant une personnalité inconditionnelle
À une beauté conventionnelle

Disons-le,
Les religions ont oublié
La vraie signification
De leurs proclamations
Avec leurs propositions de fiction
Idéalisations
Ou bullshit de la religion
C'est sans exception

Même François le voit !
Un Vatican rigide pour éviter
Problèmes, scandales ou déséquilibres
Il faudrait p't-être que vous enfiliez vos sandales

200 ans attardés
Et des milliers de lois violées
Comme les enfants devant la papauté
Il faudrait plutôt que vous couriez
Pour changer
Et espérer en garder

Mais bon, il ne suffit pas juste de prier
Pour être discriminé
Aviez-vous pensé à l'armée?
N'allez pas dire que vous êtes gais
Sinon intimidés, tabassés ou p't-être même tués
Ça dépend juste pour qui vous travaillez

Mais bon, si ce n'est pas arrivé
C'est p't-être que vous avez assez prié
Vous pourriez bien le remercier
Ou bien apprécier les coups de dés lancés

Qui ont bien tourné

Parce qu'ils sont éphémères
Et vont bientôt avoir un goût amer
Parce que la société patrilinéaire
Qui apprend directement de la haine de vos pères
Et va bientôt emporter toutes vos pensées optimistes

Si les féministes étaient dans les listes
D'électorales pour les prochaines élections
Mais j'parle pas de suprématistes
Mais plutôt d'égalitaristes

Ça serait p't-être un peu mieux
Une société un peu moins dépassée

Mais bon, on pourra p't-être pas arrêter
Un certain nombre d'excités
De rigoler devant ma pansexualité
Septique que mon corps anémique
Puisse préférer le platonique théorique
Au plaisir charnel érotique relativement physiologique

Le hic
C'est que l'utopique
Deviendra rapidement barbare

Cela va sans dire
Pas tout le monde peut se convertir
En réalité, je ne l'ai jamais demandé
Je veux juste que vous pensiez,
Pensiez que c'est OK
Que l'homosexualité n'est point péché
Car tout ce que l'on a fait c'est d'aimer

Alors, pourquoi juger?
De grandes blessures sont causées par le jugement
Qui meurtrit tels des couteaux coupants
Remplis d'écœurement
Ce sont des blessures que le sang coule
Le flow grandissant, rien de plus saignant
Malheureusement, il ne s'arrêtera pas en le restreignant

Car n'oublions pas que
C'est dans la restriction
Qu'il y aura rébellion
Alors, attention



POURQUOI MOI?

Jetée à bout de bras par toi, tu t'en vas
Partir, sans rien dire, sans laisser
Sans laisser aucune trace, aucune
chance de te retrouver

Et moi, en colère contre toi
Je pense que j'y ai droit
Plusieurs fois, j'aboie pour me
remettre de tout cela

Dans le fond, tu t'en fous
Tu voulais juste me laisser dans
le trou
Toi partir
Et ne jamais revenir

Devrais-je te dire merci?
De m'avoir ouvert les portes de
la vie
Puis après, les claquer
Et me laisser ici

Quelle courageuse lâcheuse que
tu es!
Seule image dans ma tête que j'ai
Tu n'es jamais revenue
Je ne te veux plus

Tu te rends compte de tous mes
Noëls gâchés
Mes anniversaires ratés
Ces fêtes où j'aurais pu être gâtée,
choyée, aimée
À la place, je partageais le peu que
des inconnus m'avaient gentiment
donné

Ce peu de cadeaux
Pas toujours supers beaux
À moitié utilisés
Par des gens qui ont fini par n'y
voir aucune utilité

Puis à 18 ans, je ne serai plus une
enfant

Je devrai voler de mes propres
ailes
Même si je n'ai pas eu de bons
modèles

Personne pour me conseiller
Personne pour me montrer
Personne pour m'aider à réaliser
mes rêves et mes projets

Et papa, lui, est-il là?
Sait-il que je suis là?
À quoi ressemblait-il?
Est-ce de lui que je retiens mon
sourire, mes yeux, mon nez ou
juste l'entière figure?

Étais-tu en amour avec lui?
Ou c'était une connaissance de
ton lit
Étais-tu contente d'être enceinte
de moi?
Ou t'aurais voulu garder un
ventre plat

C'est plate à l'orphelinat
Il apparaît de nouvelles per-
sonnes, pas super sympas
Ce sont ces personnes qui rem-
placent mes amis
Ces étrangers sont troublés par
leurs esprits

Mais, ce n'est pas facile à mon âge
Les gens veulent des enfants en
bas âge

Pas des ados comme moi
Qui ne respecte pas toujours les
lois

Chaque jour, pousser pour être
l'adorée
Pour essayer de se faire adopter
Il s'agit de toujours se mettre sur
son 31
Pour espérer être la numéro un

Je suis triste parfois
Sentir, savoir que le bonheur n'est
pas là
Je sais tout ça malgré moi

Toute seule, toute seule, toute se
ule
Je me sens si seule

Personne à qui me confier
Personne à qui parler
Personne à qui chuchoter des
secrets bien gardés

Même si je ne te connais pas
Sache que parfois, je m'ennuie
de toi

J'aurais voulu savoir à quoi tu
ressemblais
J'aurais voulu savoir tes passions
dans la vie
J'aurais voulu savoir ton âge, ton
nom, ton métier
Et où tu habitais
Ta nation, ton pays, ta ville, ton
habitation
Je me pose ces questions depuis
mille ans
Tellement de choses que je ne
saurai peut-être jamais.

Mais à la limite, mon nom de
famille
Je ne le sais même pas

Au minimum, tu aurais pu mieux
choisir mon prénom
M'appeler Orpheline, c'est non!



Ô RESPECT

Ô respect

Existes-tu toujours?

Rayonnant par ton absence

Un étrange environnement qui nous entoure

Environnement dévoilant la réalité de chacun

Tels sont les aspects de tous les jours

Ô respect

Serais-tu perdu d'avance?

Loin de toute reconnaissance

Au-delà de l'aube, au répit de l'autre

Où ça manque de tolérance

Ô respect

Sous le règne de la douleur

Manifesté pour toutes les couleurs

Encore ancré dans nos valeurs

Qui ont un prix, à la rigueur

Ô respect

Synonyme de bonté

Tu témoignes d'une grande égalité

Qui fera régner la prospérité

Voilà une de ses qualités

Ô respect

Tel un droit requis travaillant les esprits tranquilles

Utilisé avec courtoisie

Et non pour faire des moqueries

Il s'agit d'un vrai défi

Ô respect

Ton absence évoque l'humiliation

Comme un manque de compassion

Sous les vagues de l'incompréhension

Les personnes n'ont pas besoin de tension

Ô respect

Tu fais preuve de civisme

Qui est impliqué par un grand altruisme

Éloignant toute forme de racisme

Soulignant un grand humanisme

Ô respect

Les gens ont-ils des sentiments?

Pour observer leur comportement

Ils ne manifestent aucun dévouement

Qui suscite un bel engagement

Ô respect

Sois un devoir

Que chacun doit concevoir

Pour emprunter le chemin de la victoire

De grosses réflexions, une bonne conscience en

implique

Ô respect

Comme ma vie n'a pas de sens sans toi!

L'irrespect existe sous tous les toits

Pourquoi pas toi?

Il manque beaucoup d'efforts

Je n'ai pas si tort

Ô Respect

Femme, Homme, Enfant, Adolescent,

Jeune, Vieux, Pauvre, Riche,

Noir et Blanc méritent le respect de tous

Respect sans frontières

Ô respect

Les apparences sont trompeuses

L'ironie et l'arrogance sont désastreuses

Le sarcasme et l'orgueil sont incontrôlables

Dans un monde où la vie doit être irréprochable

Ô respect

Combien de personnes ont perdu la vie

Combien de jeunes se sont suicidés

Combien d'autres ont déprimé

À force d'être brimés et abusés

Ô respect

Les mentalités doivent changer

Les communautés doivent s'unir

Les lois doivent punir

Toute personne qui n'a pas d'estime pour les autres



LENTEMENT, SÛREMENT

Lentement, sûrement
On nous dit qu'y a rien
de parfait dans la vie
De faire ce qu'on peut en ce
moment
D'oublier les jugements

Lentement, sûrement
On traverse le monde
Sans vraiment savoir où
on s'en va
Et on regarde passer
les secondes

Lentement, sûrement
L'école qui est stressante
Mes notes, la partie détermi-
nante
Cette fonction, elle va dans quel
quadrant?

Lentement, sûrement
La peur de la défaite
Commence à me hanter
Commence à contrôler toutes
mes idées

Rien n'est parfait dans la vie
« La perfection est impossible,
ma chérie »
Ça peut pas être si pire, mais
Il faut laisser toutes ces pensées
ici

Lentement, sûrement
Je commence à me soucier
Travailler, travailler, travailler
Arrêter d'arrêter
C'est un cycle infini
Jamais assez impeccable

Faut que je sorte d'ici
Pourquoi un destin si macabre?

Parce que lentement, sûrement
Plus je pense
Plus je veux l'irréprochable
Plus cela paraît possible

Quelqu'un, aidez-moi!
Lentement, sûrement
Je m'enfonce plus profondé-
ment
Je m'enfuis plus rapidement

Mais je peux pas arrêter
Comme un robot programmé
Par mes propres idées
Je dois m'évader

Lentement, sûrement
La lumière au fond du tunnel
Je la sens, je m'y rends!
Je ne vois plus le ciel

Car lentement, sûrement
Je me rappelle des temps an-
ciens
Je ne sens plus rien
Est-ce que la ligne d'arrivée s'en
vient?

Lentement, sûrement
Les rues semblent si blêmes
Blêmes, comme les passants
indemnes
Comme l'hiver est désobligeant!

Lentement, sûrement
Mon visage dans le miroir
n'est plus vivant

Mes yeux sans sentiments
Mes jambes cèdent souvent

Lentement, sûrement
C'est l'excellence qui est droit
devant!
Mes efforts seront récompensés
par la victoire...
Je n'en ai pas fait encore assez?

J'ai mal à la tête
J'ai plus d'énergie
Il est trop tard
J'peux pu sortir d'ici

Lentement, sûrement
Les regrets s'empilent
Mon existence s'empire
Tout ce qu'y avait avant était
bien moins pire

Lentement, sûrement
On nous dit qu'y a rien
de parfait dans la vie
Faut pas l'oublier, parce qu'on
regrette rapidement
Ce qu'on devient quand c'est fini
...



Auteur.e: Egna Bernati-Saj

» Groupe 739

» Slam

Illustrateur.trice: Jacob Terriault

» Groupe 738

STOP

C'était un samedi soir
Et j'étais loin de me douter
Que ma vie allait changer
Pour de vrai

Au croisement de la rue
C'est là que je t'ai vu
Et j'ai tout de suite su
Que ce n'était que le début

Pourtant très inattendu
C'est sur cette avenue
Que tu m'as plu
Toi bel inconnu

Il faisait froid ce soir d'été
Mais tu étais là
Et moi j'étais avec toi
Et l'espoir nous remplissait
Tu m'as fait rêver
Rigoler et t'aimer
Pendant cette soirée
Passée à tes côtés

Je ne pouvais pas y croire
C'était comme dans une histoire
Tout était parfait
Comme si c'était calculé

Vers la fin de soirée
Tout s'était bien passé
Tout ce qu'il restait
C'était de s'embrasser

T'es bras s'enroulent autour
de ma taille
Je sens ton souffle tout au long
de ma nuque
J'avais déjà hâte à nos
retrouvailles
Je t'avais enfin trouvé, on avait
ce petit truc
Ensuite tout a dérapé,

Basculé, chaviré
Tu m'a complètement brisée
Démolie, anéantie
Tu m'as arrachée
M'as plaquée
Contre ce mur
C'était une blessure

Je t'ai supplié de me laisser
Mais tu n'as jamais cessé
J'aurais voulu hurler pour t'arrê-
ter
Mais ça n'a pas fonctionné

Allonges-toi tu m'as dit
Avant de me jeter sur le lit avec
une force inouïe
Même si j'étais déjà partie
Je t'ai quand même senti

J'ai essayé
Pourtant jamais
Tu ne t'es décidé
À t'arrêter

Et alors que le fleuve de mon
sang coulait
Calmelement il s'accélérait
Lorsque le salaud
Brutalement me touchait

Épuisée que j'étais
J'ai abandonné mais tu as
continué
À me faire mal
C'était brutal

Je me suis réveillée
Nue
Étendue
Sachant ce que tu m'avais fait

Même le lendemain matin
Il y avait encore la trace de ta
main
Sur mon corps décédé
Que tu avais tué

À jamais je suis perdue
Tu m'as abattue
Et tout au fond de moi
J'entends crier pourquoi

Pourquoi, pourquoi moi
Mais qu'ai-je bien fait pour
mériter ça
Je n'étais qu'une fille sympa
Sans rien dire assise là au mau-
vais endroit
Mon âme s'était mise à nue
Pour toi j'aurais pu
Si tu avais voulu
Ne pas me laisser vaincue

Alors comment as-tu pu
Me souiller
Me violer
Maintenant je suis foutue

Encore des fois je pense
À ce qu'il m'a fait
Jamais je n'oublierai
Comment il m'avait piégée



Je te déteste je te hais
Toi qui m'as violée, abruti
Je suis brisée je suis violée
Tu as gâché ma vie

Jeune fille que j'étais
C'est la femme que tu as tuée
Plus jamais je ne pourrai
À nouveau me regarder

Pourtant je veux oublier
Ta bouche tes mains qui me
touchent
Faire disparaître ton odeur
Oh mon dieu quelle horreur

Je n'étais qu'un pantin
Que tu avais manipulé
Mais maintenant la jolie poupée
S'est noyée dans son chagrin

Je voulais tout effacer
Mais ça prend du temps
Et le temps fait mal
Mal quand il passe lentement

Rien que l'idée
D'y repenser
Me rapprocherait
De la vérité

Cette nuit-là
À jamais
Mon cœur s'est cassé
À cause de toi

Dans le fond c'était quoi tout ça
Rien qu'une douce violence
Qu'à jamais taire il faudra
Juste une insignifiance?

Tu penses que je vais me taire
Que je vais me dégonfler
Mais moi je te dis merci
Merci de m'avoir brisée

J'en ressortirai plus forte

Plus forte que jamais!!
Parce qu'à mes côtés
Les victimes, les femmes

Toutes ensemble,
nous vaincrons

Nous sommes prêtes
à parler

Et à nous battre
pour la vérité

Pour le fait
qu'on nous ait violées.



\$KESHING\$

Dollar, euro, yen, peso, livre, zloty, franc, rroupi,
shilling, dong

Tant de mots pour exprimer ce qui mène
le monde

20% en possède 80%, oui je parle de l'argent
80% en manque tout le temps de ce foutu métal
blanc

Il ne fait pas le bonheur qu'on dit
Mais pour en avoir plus on peut enlever la vie

Compte de banque, portefeuille, poches
de pantalon et laveuse

Pour vrai, 'est tout partout cette dépendance
affreuse

Cartes de crédit, chèques, billets, bitcoins, sous
Peu importe la forme, c'est un passe-partout
Il s'agit vraiment d'une déesse de mauvais goût

Y'en a qui le gardent précieusement comme
la prune de leurs yeux

Y'en a qui nagent dedans, pis y'en veulent toujours
autant

Tout le contraire, certains n'ont pas un rond
Et partagent avec ceux en état de privation
Qu'est-ce qui est mieux, vraiment?

Pauvre dehors et riche en dedans
Ou riche dehors et pauvre en dedans
Qu'est-ce qui est mieux, vraiment?

C'est un prétexte à des chicanes chez les enfants
Ça cause des guerres chez nos grands dirigeants
Kim-Jong Un, Bashar Al-Assad et compagnie
C'est quoi pour eux la valeur d'une vie?
Vaut-elle vraiment la peine d'être vécue?
Question non répondue!

Certains travaillent à fond pour faire un peu de
pognon

D'autres dribblent un ballon rond et encaissent
des millions

Complètement ridicule, idiot et débile
Ce sont nos valeurs stupides qui font
que personne ne jubile

Fais plus de cash et paie plus d'impôts
Mets-en, cool, vive les paradis fiscaux
Moins tu declares ton revenu
Vive le travail au noir, y'est bienvenu

Philanthropie, tu existes, Dieu merci
En avoir plein les poches, être riche,
Ça peut aussi vouloir dire le contraire de chiche
Oui, ils sont aisés mais partager, donner, et aider
Faire la charité, ça fait aussi partie de leurs activi-
tés

Tout a un prix dans la vie
Avoir du bacon la rend plus jolie
Avoir un gros motton – exit sortie
Le pognon ouvre toutes les portes
Si tu as pogné le jackpot
Être sur le B. S., ça fesse
Même erreur que le riche fortuné
Longue vie pour toi au pénitencier



Auteur.e: Noah Messier

» Groupe 306

» Slam

Illustrateur.trice: Lilou Boisgibault

» Groupe 304

PRISONNIER COUPABLE

Depuis ce maudit jour
Jour d'horreur, jour de peur
Peur de ce qui s'est passé
Passé que je crois être de ma faute

Alors je me retrouve ici
Dans ma tête, une prison
Une cellule, tout petite et sombre
Un trou où je pleure et je crie

Je vois
Mes menottes, mon garde, mon âme
C'est tout ce que j'ai
Tout ce qui me retient

Je me retrouve souvent enchaîné
Dans ce trou
Où ma culpabilité
Elle me ronge tout le temps

Des sons sans fin
Sortent de ma cellule
Ils sont impossible à réprimer
Ma voix, elle me quitte

Mon garde, ma conscience
Il m'abusent sans merci, c'est jamais fini
Quand je riposte, je me fais mal
«Merde, comment sortir?»

En commençant
Je me cognais la tête contre le mur
Si j'ai une commotion
Peut-être que j'oublierais ma douleur
Mais je n'ai jamais oublié
Le jour, ce maudit jour
Cette auto, cette maudite auto

Aie peur, évite-les

Mes menottes, ma mémoire
Elles me gardent ici
M'arrêtent quand je m'échappe
M'arrachent ma liberté et ma paix

Mes poignets
Mon âme
Ils brûlent, ils saignent, ils me torturent
Le rouge recouvre mes yeux

Maladie qu'est le désespoir
Penser qu'à la mort
Durcie ma sentence
J'ai décidé que finalement, c'était fini

Il y a une façon de s'échapper
Ma culpabilité, je vais la vaincre
Ma liberté, l'obtenir
C'est le pardon qui est la clé!

Il faut se souvenir
De ce qui me rendait content
De ce qui nous rendait heureux
De ce qui peut me faire oublier

Mais je vais devoir me souvenir
De ce qui était bien
De comment j'étais avant de te perdre
D'oublier la mort et recommencer à vivre



LE MARIAGE DE L'ANGE ET DU DÉMON

Si seulement tu pouvais me regarder
Comme si t'étais pas au courant
Comme si tu savais pas c'que j'ai fait
Comme si j'avais pas ruiné tes plans

Si seulement la relation d'avant
Celle de mensonges, de cachotteries
Mais aussi celle de légèreté, de simplicité et de liberté
Pouvait rester et ne pas nous laisser

Il est arrivé un malheureux événement
Mes secrets ont été déterrés
Et tu tiens toujours la pelle, maman,
Celle de la rancune

J'ai le souffle coupé
Et les yeux tout mouillés
Parce qu'il vente des insultes
Je suis, soi-disant, inculte

Pour une fois tu as joué la carte du parent
Tu as tout confisqué,
Tu m'as isolée,
Et malheureusement tu t'es trompée

Je me suis retournée vers ma seule issue,
Désobéir et te mentir
J'sais pas pourquoi, j'peux pas l'expliquer,
Mais ça m'amène une satisfaction sans raison
Si délicieuse, cette douce révolte

Un acte de rébellion soudain
Et pourtant si satisfaisant,
Mais à la fin je me souviens
Ben, que j't'aime tant

Et que te blesser n'est jamais mon but
Et la culpabilité est revenue
Et maman je t'aime tant,
Mais maman tu m'énerves tellement

Et tu sais, ce n'est pas une mauvaise chose
De me punir, encore et encore
Mais surtout ne te presse pas
Pour oublier et tout clore

Tes limites, imposées d'un poing ferme,
M'asphyxient et m'empêchent
De me laisser aller,
sans gêne.

Puis mon démon me chuchote
Parfois à l'oreille:
« Profite de la vie
Et de ses belles merveilles! »

« Ne te préoccupe pas des moindres inconvénients
Parce qu'ils n'en valent pas la peine
Sois un adolescent
Qui ne transporte pas toute cette haine. »

Et mon ange me crie
Que tu n'as pas tort,
Que cette rébellion enfantine
N'en vaut pas les remords

*Mais maman j'aimerais tant
Que par la puissance d'un baiser
L'ange et le démon
Puissent se réconcilier*

Que j'puisse enfin faire c'que j'ai envie
Sans te blesser ou t'inquiéter
Que tu puisses me faire confiance
Et me laisser sans me juger

Parce que tes mots me percent
Comme des lames affamées
Et je n'sais pas avoir les épaules
Pour continuer à les écouter

Et maman je t'aime,
Mais si seulement tu pouvais me regarder
Comme la fille d'autrefois,
Mes yeux ne te manquent-ils pas?

Voici la fille que tu désires,
Studieuse, docile et calme,
Mais elle est loin, maman,
Si loin, et tout de même, tu la réclames.



Auteur.e: Mathias Lord

» Groupe 307

» Slam

Illustrateur.trice: Quinn Preuss

» Groupe 307

LES RÔDEURS

Courir dans la forêt
Courir dans la ville
Courir dans une plaine
Courir toujours traqué

Toujours le cardio
C'est ça qu'il faut
Courir c'est bien
Tu vivras demain

Leur sang dégoulinant fait peur
Leur peau décomposée n'est pas un leurre
Leur humanité est partie comme une fleur
Leur visage sans vie et tu meurs

Cette chose n'est pas humaine
Elle l'était autrefois
Comme les autres humains que tu ne peux pleurer
Tu dois courir pour ne pas mourir

Se présente un groupe, mais je n'sais pas pourquoi
Il y a une présence que je n'saurais décrire
Ils m'invitent et me demande si j'me suis fait
mordre
Je dis non et puis quelqu'un se met derrière moi

Je ne sais pas pourquoi
Un nouveau pressentiment
Je me retourne et il apparaît une des choses
Les autres crient et fuient, mais moi je la défie

Je prends une pelle trouvée par terre
La tournant quelquefois dans mes mains cornées
Prenant la gratte fermement et lui coupe la tête
La chose tombe et fait des gargouillis

La morsure que je ne sentais pas
La morsure de la dernière rencontre

La morsure qui a fait fuir
La morsure m'ayant infecté

L'antidote m'a été donné
Je ne sais trop quand
Je ne me souvenais que de ma forme consciente
Rien ne me revenait à l'esprit
Me levant à chaque jour là où il neige
Comme un mort-vivant rimant

J'ai été un des plus chanceux
Chanceux mais aussi malheureux
De la mémoire il m'en reste peu
Peu même quand j'ai été peux

Je ne pouvais plus être infecté!
Ne pas se sentir bien
Rien savoir d'avant
Pourquoi moi?

Cette infection, infection est arrivée
Et est peut-être encore debout
Comme la planète Terre
Se faisait ronger la moëlle
Il y a vingt ans de cela

En vous racontant mon passé
En vous souhaitant de ne jamais en rencontrer
Ne vous faites pas mordre
En vous remerciant de m'avoir écouté



QUE FONT-ILS AVEC L'ENVIRONNEMENT?

Ah non! l'environnement,
qu'est ce qu'ils en font?

Tout est pollué, les rivières
sont désordonnées

L'argent rentre de plus belle,

Ils font la sourde oreille

De nos cris de détresse

C'est parce qu'ils
s'engraissent, de toutes
nos tendresses.

De la forêt jusqu'à la plaine,
On y trouve le Round-Up de la
biodiversité
Cela dure depuis des décennies
Ces compagnies sont nos ennemis.

Ces titans, en soif de possession
Tous enfrenant les lois de la
Nature
N'ont pas de pression contre la
consommation
Doivent être faits nourriture.

Les États-Unis, comme la plupart
de ces pays,
Aiment bien avoir des enrichis
À la tête de leur patrie
Ils doivent donner le pouvoir aux
compagnies
Les plus destructrices de Nature
Pour assurer que, oui, investis-
seurs,
Nous avons le plus de nourriture.

Pas comme ces, à leurs yeux, vau-
riens travailleurs
Mais qui en fait sont

Les plus sincères
Limités simplement par
l'arrogance du président
Qui préfère partir en guerre,
Qu'aider sa population.

Eh oui, ces grandes exploitations,
Elles savent que les législations
Sont faites pour produire les
smicards
Et faire prospérer les richards.

Il nous faudrait faire une
révolution
Parce qu'actuellement, il y a de
l'inaction
Je souhaite qu'une manifestation
Se produise dans toutes les
nations!

Il ne faut pas juste vivre avec
l'espérance
D'un monde meilleur
Nous devons le faire, faut y arriver!
Allez, faisons du mouvement!

La consommation
Est un synonyme de destruction
Donc la société fait la capitalisation
Obsession, répression, dépression,
régression, agression,
soumission!

Faut pas s'en inquiéter,
Un jour le monde va se réveiller,
Mais cela, lorsqu'il sera trop tard
N'aura plus d'importance.

Je sais, je sais...
Changer ses habitudes est difficile,
Surtout lorsqu'on est emboîté
Dans le système de la société.

Chaque personne a un rôle précis,
Qu'elle doit remplir le mieux
possible,
Mais elle ne peut pas être indécise,
Sinon elle est ignorée, invisible
Par sa différence, de Nature.

Vivre dans un système
Cela ne sert à rien
Lorsqu'on le sait
On le hait et le regrette.
Heureusement qu'il y a l'art
L'art et l'imagination...
Tous deux des éléments essentiels
Qui font de l'homme plus qu'une
machine.

La nature inspire l'art
Sans nature, pas de signifiante
à la vie
Et seulement l'horizon
Qui est habité par des usines.

Heureusement, dit-on, que
La Nature trouve toujours
Un passage, mais
Sérieusement...

Est-ce que cela vaut
La vie de milliers d'innocents,
Et une monumentale perte de
temps

Pour mettre en péril notre
civilisation?





Auteur.e: Alexandre Vaillant

» Groupe 301

» Slam

Illustrateur.trice: Hannah Konigsberg

» Groupe 738

LE ROI DES ABEILLES

Survole, comme une abeille, qui voit un peu de tout.

Et s'abreuve brièvement de nectares différents.

Des tonnes d'idées dans ma tête se bousculent, font la fête.

Me piétinent, déracinent, comme un vieil arbre frêle.
Frêle, tout comme l'arbre qu'on a abattu.

Je ne me souviens plus trop où, je crois au coin de ma rue.

Branches entrecroisées avec des câbles électriques.

Ouais. Le petit Ismaël s'est fait smasher son bicycle.

Je veux tout dire à la fois. Un peu par-çi, un peu par-là.

"Alex, arrête de parler!"
Mais quelle bonne idée!

J'entame, j'abandonne, je n'ai jamais fini le premier tome.

Mes résolutions de l'année sont rapidement oubliées.

Oublié, merde mon projet d'ECR!
Attends, est-ce que la date de remise c'était hier?
Mon retard sera jamais pardonné par le prof.
Pis fuck, je pense que ce soir j'ai jazz club.

Mon bureau est tapissé par des retailles de gomme.
Mon mur est envahi par une armée de post-it.
Mais il n'apparaît rien d'intéressant sur ma feuille.
Et il en atterrit, des feuilles, dans ma corbeille.

Griffonner, chiffonner, sur une feuille de carton rose.
Râler et désespérer, pour finalement prendre une pause.
Pause, j'ai-tu arrêté la musique sur mon iPod?

Estie, c'est pour ça que ça vibre dans ma poche depuis tout à l'heure.

...Une pause indéfinie.

Écouter du métal trop fort, chercher de l'or dans mon tiroir et trouver une vieille poire.

Pourrie.

Comme la plupart de mes idées mortes.
Faire mon deuil, j'ouvre des portes, sans jamais franchir le seuil.

Seuil... Faut vraiment qu'on fasse de quoi avec ma porte.

Un peu de jigaloo genre.

Sérieux, elle grince full pis elle ne barre plus.

Ça n'a plus de sens.

Si seulement je pouvais prendre le temps d'écrire mes idées,

Les pires et les meilleurs.

C'est pas de ma faute si je suis distrait, créatif et un peu égaré.

Si au moins mes pensées pouvaient ne pas s'éparpiller comme les abeilles,

À qui on enfume la ruche.

Perdues et fatiguées,

Comme mon cerveau saturé.

Alvéoles bouchées.
Ouvrières paniquées.
Il y a le miel qui va déborder!

Le roi est décédé.
Vive le roi.

J'essaie de nouvelles choses pour combler ma curiosité.
Mais je ressens aussi ce besoin d'impressionner, d'innover.

Cette soif de reconnaissance dans ce monde,

Dans cette mer si dense et si profonde.

Souhaiter de pas atteindre le fond,
Et de se faire dire qu'au fond

On est important,
Intelligent,
Divertissant
Et qu'on sera pas oublié avec le temps.

Le roi est décédé.

Il pleut sur la ruche
Vive le roi.



TURNING OVER A NEW LEAF

A few years back, I went to Mont-Tremblant with the majority of my dad's side of the family. It was going really well, but it wasn't long before my brother and I got into one of our regularly scheduled fights. Back then, my brother and I got into so many fights, I don't even remember what a single one of them was about. Once we started fighting, we couldn't really stop because we were all sharing the house we had rented in the mountains.

There was no "go to your room!" or "go sit on the stairs!" if someone decided to punish either one of us.

My father had the idea to go for a walk in the forest. Not far from the house, we walked up to the forest. There was a small gravel path and some mud due to the rain we had the previous day. We walked along the path that guided us through the towering trees. During our walk, my father and I talked and laughed. I noticed the calmness that our environment brought in that moment. I could hear the chirps of all kinds of birds, the sound of paws against the bark when the squirrels would climb the trees, the light breeze of the wind moving the leaves, and the faint sound of water in the distance, getting louder as we continued.

At the end of the gravel path, there was a beautiful view of the trees below. To my left, I could hear the sound of water. When I checked, I saw a little waterfall and a small lake with a couple of ducks and ducklings. There was even a duck that went around the lake and passed next to the waterfall. Then, I turned back to the sight of

trees and what appeared to be a wild deer. It was standing relatively close to me. Approximately ten feet away from me, right in the middle of my field of vision. I stood there for a few seconds, but it felt like hours. I don't know how long I stood there, in amazement, but I finally got out of the trance that I was caught up in. I wanted to get closer, so I did. Carefully, I took one step forward. Followed by another, and then I gently took another final step. A butterfly passed in front of me so I glanced at it for a second. When I looked back at where the deer was standing, it was no longer there.

I turned to my father to confirm what I witnessed wasn't just a figment of my imagination or if my eyes were deceiving me. That being said, my father had the same look of amazement on his face that I had. We decided to slowly make our way back to the house to tell the rest of the family what had just happened, and asked them all, including my brother, if they'd like to join us for another walk. It's because of this event that I realized that no matter what ridiculous argument I might have with someone, it is so easy to forget about it and move on to the nice things that life has to offer.



DECIDING MY FATE

It was around January, approximately one year ago when I got the invitation. I had been invited to a try-out at our professional team's academy, which is a soccer team of the highest caliber for my age. After a three week try-out, they had informed my parents that I was accepted on the team. I now had to decide my fate. Choosing to play with the team seemed like the obvious choice, but it came with its fair share of drama. I now had to leave my school and all my friends to go to a sport-études school. My dream was to become a professional player, so I knew sacrifices were needed and not many kids got this opportunity. My mind flipped back and forth trying to decide...

I finished my year at Loyola. The end of the school was emotional. It took a long time for me to build up the courage to tell my friends I was leaving. After telling them, they stood shocked, but surprisingly encouraged me. The year ended and summer came. The boys and I saw each other regularly throughout the hot holiday. Although it was fun, time flew by. It was inevitable. Soon, I was starting at my new school, all alone, not knowing anyone. I felt sad that I wouldn't be able to see my friends every day, but was able to see my future clearer and could start to taste the success that I would obtain through hard work and dedication.

Here I am now, a couple of months later, an official Collège de Montréal student. Even though my Loyola friends and I don't see each other every day, I devote my free time on the weekend to the boys.

As for the soccer part, I find that I have progressed very well. For the first two, and the only two

months of the season, I was nominated best player of the month. I am currently the top scorer of the team, and enjoying every moment with my new teammates. Although I sometimes think back to my time at Loyola, choosing this new lifestyle was the obvious choice. For now, the only downside is arriving home late at night dead tired.

Looking back at this event, I realize that to follow my dream, I need to make sacrifices and trust my gut, even though it can be frightening. To become a professional, I must keep working hard with no regrets or second thoughts.







QUATRIÈME SECONDAIRE





Le 18 Septembre 1931 allait être le début d'une sombre période pour le Japon. Il serait démoli et défait par l'ordre et la puissance de l'armée chinoise. Tous en Chine furent pris d'étonnement à l'annonce de la déclaration de guerre, non justifiée par les autorités. Personne ne savait combien de temps ils devraient subir la peur d'une victoire japonaise, ni combien de pauvres hommes allaient devoir quitter leur famille pour servir le pays. En public, néanmoins, personne ne doutait de la suprématie de leur territoire et de la victoire supposément déjà imminente qui allait être fêtée dans quelque temps. La populace était effrayée, mais un observateur extérieur aurait trouvé qu'elle semblait neutre, sans émotions et sans fougue. Elle avait déjà passé à travers une révolte de paysans, entraînant une première confrontation avec l'île sur laquelle la Chine déverserait ses forces prochainement, puis elle avait participé à la Première Guerre mondiale. Un autre conflit n'était en fait qu'une continuité du quotidien. C'était donc dans la stupéfaction que les Chinois, en pleine guerre civile, notons-le, apprirent que leur pays déclarait la guerre une fois de plus.

Le 18 septembre 1931 allait être le début d'une sombre période pour la Chine. Elle serait exterminée et éradiquée par les forces armées japonaises. Les intentions des autorités semblaient claires, ou du moins, ce qui était écrit sur tous les journaux l'était assurément; frapper rapidement pendant qu'ils étaient fragiles, déjà rongés par leur propre peuple. Ils avaient même un prétexte pour attaquer: un chemin de fer en Chine leur appartenant avait été la cible d'une bombe artisanale, cachée dans une vulgaire valise. La tentative manqua, faute de la bombe qui était défectueuse, mais ce fut tout de même un terrible affront qui devait être vengé. Les Japonais affichaient une opinion très optimiste face à la guerre qui commencerait. Certes, toute guerre était fondamentalement mauvaise, mais la population voyait surtout le fait qu'ils empêcheraient l'ennemi de s'unir sous le nom de Kuomintang, ce qui aurait des répercussions désastreuses pour les autres contrées asiatiques. C'est donc dans l'espoir (puisque'ils n'étaient pas étrangers au goût de la victoire contre la Chine) que les Japonais apprirent que leur pays déclarait la guerre une fois de plus.

Le 18 septembre 1831 allait être un sombre jour pour Wang Qiang. Il revenait de Pékin avec un contrat qui ferait sauter son supérieur de joie et assurerait à sa compagnie encore des années de prospérité. Fatigué par tout le trajet, il envoyait son futur lui-même, qui relaxerait dans un lit confortable au lieu des bancs sur lesquels il reposait en ce moment. Durs et rugueux, ils étaient déchirés et le rembourrage n'était tellement pas distribué équitablement qu'on pouvait voir des bosses sur le dossier. Quelques minutes passèrent et il était déjà sur le bord des portes, prêt à sortir en toute vitesse. La machine s'arrêta, et une éternité plus tard, les portes maintenant grandes ouvertes, le premier passager posait les pieds sur le quai de la gare de Mukden. Cet homme, c'était Wang, bien sûr, et il se dépêchait, car une foule affluait vers la boîte d'où il sortait. Son premier pas s'amorçait lorsqu'une autre voyageuse maladroitement interrompit son mouvement et envoya la valise si précieuse qu'il avait gardée à ses côtés durant tout le trajet entre les wagons. Wang Qiang décida de ne pas se suicider à tenter de récupérer son bagage, mais il avait songé à l'option longuement, tout ce qu'il allait perdre en tête. -Désolée!

Ce mot fut la seule interaction que la coupable eut avec le pauvre homme, puisqu'elle disparut aussitôt dans la foule de têtes agitées. Deux semaines de négociations étaient tombées à l'eau, et c'est donc dans l'amertume que notre personnage sortit de la gare, les mains vides.

Aucun train n'était passé par la gare depuis un moment. La seule chose qui rompit le silence vint d'une valise, délaissée sur la voie ferrée. Des pétards, que Wang avait achetés en ville et voulait ramener à son fils, s'actionnèrent sans raison, ce qui provoquerait une guerre de 15 ans impliquant plus de 200 000 soldats, et une autre victoire pour l'ennemi.



Garrett Bayle était reconnu pour être le meilleur médecin en ville. Maintenant au Parkland Memorial Hospital de Dallas depuis quatre ans, on le considérait comme un élément indispensable de l'équipe d'urgence. Une seule chose comptait pour lui, c'était de sauver les gens et de rendre heureuses les familles.

Deux semaines auparavant, il avait sauvé une petite fille de sept ans. Celle-ci avait été frappée par un camion de livraison et sa vie dépendait de Garrett. Il avait viré ses collègues de la pièce afin qu'il puisse avoir toute sa concentration. L'opération avait été un succès. Garrett lui avait enlevé tous les débris du véhicule coincés dans son corps et la famille pleurait de joie.

Tout allait comme souhaité et Garrett vivait une belle vie. Il venait tout juste de se marier, son compte en banque était rempli plus que jamais et il avait appris tout récemment que sa femme était enceinte. Ça avait été une grosse nouvelle pour lui, mais il avait continué à se concentrer sur son métier. Sa priorité restait tout de même de sauver des vies.

Cela dit, un gros sujet faisait ce jour-là la une de tous les journaux. Tout le monde ne parlait que de ça. C'était le début des élections présidentielles. Garrett suivait énormément ce qui se passait et il avait une opinion très claire. Il détestait monsieur John F. Kennedy à en mourir. Ce qu'il ne savait pas, c'est que le lendemain de son élection, tout allait basculer.

~

C'était un avant-midi tranquille au travail pour docteur Bayle. Garrett regardait avec dégoût sur la petite télé de l'hôpital la tournée du nouveau président des États-Unis dans les rues de Dallas. À ce moment, un événement incroyable se produisit.

Alors que la décapotable passait sur la Dealey Plaza, de nombreux coups de feu retentirent, semant la panique totale dans la foule. Atteint par balles, John Fitzgerald Kennedy fut emmené d'urgence au Parkland Memorial Hospital. À son arrivée, toute l'attention était tournée vers lui. On le transporta dans la salle de traitements la plus proche et on le scruta immédiatement. Il n'était vraiment pas en bon état. On pouvait constater la peur dans ses yeux grands ouverts. Ses belles dents blanches étaient désormais recouvertes de sang. La balle avait transpercé son crâne, ce qui était la raison de sa nouvelle teinture rouge. Soudain, Garrett trouva la solution pour sauver le président.

- Laissez-moi tout seul avec le patient, dit-il à ses collègues.

- Mais, on peut t'aider. Tu n'y arriveras jamais tout seul cette fois-ci, renchérit Donovan, son bras droit depuis plusieurs années.

- Je m'apprête à exercer quelque chose de minutieux et j'ai besoin de toute ma concentration, compléta Garrett.

Sur ce, les sept chirurgiens présents laissèrent la place au meilleur. Garrett avait toujours détesté Kennedy, mais personne n'en avait la moindre idée. Il savait exactement quoi faire pour le sauver, mais cette fois-ci, il s'abstint de le faire. Lorsque les chirurgiens retournèrent dans la pièce, le président était mort. Personne ne savait ce qu'il s'était passé, mais une chose faisait l'unanimité: John F. Kennedy n'était pas décédé à cause d'une balle.



Ce sont des cris qui le réveillèrent ce matin-là. Yegor n'arrivait pas à décider ce qui était pire: s'extirper du sommeil au son des obus ou à cause d'un cri déchirant. Il avait espéré que ce serait différent pour le matin de son 11e anniversaire. Yegor avait toujours considéré cet évènement comme un jour spécial. Auparavant, c'était l'occasion de passer du temps avec ses grands-parents au Nord et d'ouvrir des présents qui lui étaient destinés. À ce jour, il ne sut dire ce qui advenait de ses aïeux et il ne restait plus personne pour lui donner de présents. Maintenant, en ce 4 septembre 1941, personne ne pensait à ce jeune homme qui fêtait son 11e anniversaire, puisque tous étaient occupés à penser au fait que cela faisait un an que les bombardements avaient commencé. Le seul qui penserait à fêter l'anniversaire de Yegor était son fidèle ami Fedor.

Yegor finit par s'extirper du matelas qui lui servait de lit et qui, par le fait même, figurait comme seul mobilier dans l'unique pièce où il vivait avec Fedor. Il chercha son compagnon du regard, mais ne vit que le coussin de son ami reposant sur le sol poussiéreux. Il se souvient alors que la veille, Fedor était parti se chercher à manger dans les rues de la ville. Le jeune homme avait dû s'endormir en l'attendant.

Yegor poussa sur la porte de bois qui donnait sur une rue déserte et fut surpris de voir que le ciel était clair. Il savait pourtant qu'un obus ne tarderait pas à déchirer le ciel. Il s'aventura dans la rue et partit à la recherche de son acolyte. Perdu dans ses pensées, Yegor songea au jour où lui et Fedor s'étaient rencontrés. C'était peu après le début des bombardements. Fedor avait été atteint par les débris d'un obus qui l'avait surpris, lui et plusieurs autres. Dans ce temps, la famine régnait de façon plus importante et il n'était pas rare de voir quelqu'un se nourrir du cadavre d'un autre. Yegor avait donc accueilli le blessé dans son abri, heureux de ne plus avoir à vivre seul.

Après quelques minutes de marche, il arriva au kiosque où il était possible d'échanger des cartes de rationnement contre 125 grammes de pain ou, par les jours chanceux, contre de la viande. Yegor s'aventura dans la foule et essaya du mieux qu'il put de se faufiler entre les corps frêles qui composaient la foule. Il se trouvait maintenant à la tête de la file et était devant les tables d'échanges, mais n'apercevait toujours pas son ami. Yegor commença à s'inquiéter, puisque la ville n'était pas un endroit sûr pour les êtres comme Fedor...

Afin de se changer les idées et surtout parce qu'il avait excessivement faim, Yegor échangea son précieux bon contre un piètre morceau de viande. La viande traditionnelle se faisait de plus en plus rare et avait été remplacée, entre autres, par de la viande de chien. Yegor n'en raffolait point, mais c'était toujours mieux que rien.

Il fourra le morceau de viande dans sa poche et approcha, dans un dernier effort, un homme pour lui demander s'il n'aurait pas croisé son acolyte. Yegor lui fit une brève description de Fedor et l'homme lui répondit:

- Ton chien, tu serais chanceux de le retrouver. La nourriture manque de plus en plus et si je voyais une de ces bêtes, je ne me gênerais pas pour la choper. Et crois-moi, je ne suis pas le seul à penser comme cela dans cette ville.

Assis sur un bloc de pierre qui faisait autrefois partie d'un muret, Yegor entamait sa ration en espérant du plus profond de son coeur qu'elle ne provenait pas de son fidèle ami Fedor.



LE MARIAGE MAUDIT

Un vent doux m'accompagnait à la maison, un soir d'août. En observant les feuilles jaunies, je repassais dans ma tête les événements de l'après-midi. Je venais tout juste de revenir du mariage entre la reine Margot et Henri de Navarre. Ce mariage me comblait de joie, étant donné que Margot, mon élève la plus brillante, avait finalement marié un homme intellectuel et intéressant, malgré son rang social inférieur. Cependant, je perçus une forte tension entre les invités huguenots et catholiques. Pauvre France! Divisée entre deux côtés voilà déjà plus d'un demi-siècle. J'espérais que ce mariage permettrait d'adoucir les souvenirs encore douloureux du meurtre de la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, et celui de notre duc Giza.

À peine installé dans mon bureau, j'entendis un effroyable martèlement à la porte:

- Que se passe-t-il? demandai-je en sortant dehors.
- Monseigneur, cria frénétiquement l'une de mes servantes, le capitaine Bertrand demande à vous voir immédiatement.

- Laissez-le entrer.

Le capitaine entra dans mon cabinet, suivi de près par mon valet. Il avait le regard perdu, ses habits étaient couverts de poussière.

- Monsieur le docteur, murmura le capitaine, je sais que vous êtes un homme d'honneur et que vous ne refuseriez pas votre aide médicale, même pour un huguenot. Il y a eu une tentative d'assassinat sur l'amiral de Coligny, il est gravement blessé.

Mon souffle s'arrêta. En tant que catholique, j'aurais dû sauter de joie après le meurtre du chef des huguenots. Cependant, mon honneur de médecin ne me le permettait pas, je ne pouvais laisser un malade sans aide. Un moment de silence s'installa dans le cabinet. Un véritable combat se livrait dans mon âme.

Quelques minutes plus tard, je sortis de ma maison, affublé de ma cape, de mon capuchon et de mon sac médical. Un cauchemar m'attendait dehors. Les rues de Paris étaient remplies de personnes hurlantes et terrifiées. La Seine était illuminée de mille feux et les bruits des armes résonnaient sur les murs de la cathédrale de Notre-Dame:

- Comment va l'amiral Coligny? demandai-je.

Lorsque l'amiral rentrait du mariage, un simple paysan, prénommé Maurevert, le blessa gravement avec un arc...

Le capitaine Bertrand fut interrompu par un bataillon de gardes royaux qui portaient tous une écharpe blanche: leur signe distinctif en tant que catholique:

- Huguenot! hurlèrent les gardes en encerclant le capitaine.

Le capitaine Bertrand dégaina son arme. Au moment où les gardes s'apprêtaient à lever leurs arquebuses, j'enlevai mon capuchon et dévoilai mon visage.

- Monseigneur Paré, s'écria le chef des gardes, que faites-vous avec un huguenot?

- Cet homme m'accompagne chez un malade et il est impératif que nous nous y rendions tout de suite.

Le chef des gardes soutint mon regard en silence. Puis, il fit signe aux autres afin de nous laisser passer.

- Merci de m'avoir protégé.

- Ce n'est rien, répondis-je amèrement.

Nous reprîmes notre course vers les appartements de Coligny. Lorsqu'on y arriva, la reine Margot nous entendait. Je remarquai qu'une légère rougeur parcourait son visage.

- Quelle est la situation de l'amiral?



- Critique, me répondit l'un des valets. Ça sera une opération très complexe, dis-je en regardant Margot, j'aurai donc besoin de ma meilleure élève.

Avec un modeste sourire, la reine Margot mit une chemise blanche et commença à laver les instruments. Soudainement, un valet terrifié se précipita dans la salle.

- Monsieur le docteur, cria le valet en courant vers nous, l'amiral Coligny est décédé.

*Un lourd silence s'installa dans la pièce.
Puis, la torpeur fut brisée par un cri.
- Mort aux catholiques!*

Je réalisai alors la situation dans laquelle je me trouvais. Le capitaine Bertrand fit un pas vers moi:

- Ambrois Paré est un serviteur loyal du roi et du Dieu, s'exclama-t-il, il est sous ma protection!
- Maître, murmura Margot, suivez-moi dans mes appartements. Ce soir, le sang coulera en rivière.

Le sang coulera en rivière. Pauvre France! Aucun de nous n'avait pu prédire que cette nuit marquerait le début de la fin des Valois.

- Je suis à votre service, monsieur le docteur, déclara le capitaine Bertrand en me suivant.

- Non, mon cher ami, je n'accepte pas votre sacrifice, dis-je, vous êtes un huguenot et moi, un catholique. Le fait que nous sommes amis est le plus grand des services.



LA LIBERTÉ D'EXPRESSION

En Arabie Saoudite, Raif Badawi a été condamné à dix ans de prison pour avoir créé un site internet dédié au débat politique. Pour modifier cette triste réalité, de nombreux pays tentent d'offrir la citoyenneté à ce pauvre blogueur afin de le libérer de prison. Ainsi, cette question résonne dans la tête de certains: la liberté d'expression est-elle menacée ? Je considère que cette liberté est menacée en raison des gouvernements et de la censure.

Premièrement, la liberté d'expression est menacée par les gouvernements totalitaires. Effectivement, ces gouvernements prétendent que les journalistes ne devraient pas être autorisés à diffuser des informations qui vont à l'encontre de l'idéologie gouvernementale: ils souhaitent ainsi restreindre la liberté d'expression des médias. Dans plusieurs pays du monde, des citoyens et des journalistes sont surveillés, arrêtés ou même battus pour avoir exprimé des idées contraires à celles du gouvernement. Ainsi, un climat de terreur existe dans ces pays. Par exemple, au Vietnam, Ngoc Anh Nguyen purge une peine de six ans d'emprisonnement pour avoir manifesté son désaccord envers plusieurs mesures du gouvernement vietnamien. À l'opposé, en Amérique du Nord, la liberté d'expression est protégée par plusieurs lois. Toutefois, il existe quelques contraintes à la critique du gouvernement. Par exemple, aux États-Unis, les journalistes, qui tentent d'informer les citoyens, ne sont pas autorisés à publier des documents confidentiels, des communications secrètes et des propos incitant au harcèlement. Ainsi, ceux qui souhaitent divulguer ces informations sont contraints à se taire par peur de sanctions. En bref, la liberté d'expression est en danger à cause des représailles des gouvernements à l'égard de ceux qui expriment une opinion contraire à l'idéologie gouvernementale.

Deuxièmement, la liberté d'expression est menacée par la censure, liée au développement de nouvelles technologies. En effet, même si la technologie facilite la liberté d'expression, les entreprises privées, telles Instagram et Facebook, imposent de plus en plus la censure sur les réseaux sociaux. Par exemple, sur Instagram, Taboob et de nombreux autres comptes féministes éducatifs abordant la sexualité ont été censurés et supprimés. Une telle censure brime la liberté d'expression des femmes. Selon Agnès Granchet, spécialiste en droit et en déontologie des médias, les comptes Instagram contribuant à l'éducation sexuelle devraient bénéficier de la liberté d'expression numérique, même si leur contenu pourrait paraître choquant ou indécent. De plus, sur les réseaux sociaux, les publications qui incitent à la haine envers une communauté ou qui partagent de fausses nouvelles sont censurées. Par exemple, le documentaire de James K. Lambert sur YouTube a été censuré en raison de la négation de l'holocauste et de la défense du nazisme par certaines personnes. En effet, le court-métrage témoigne de nombreux crimes nazis et plusieurs entreprises nient ces crimes en essayant de supprimer cette vidéo. En résumé, la censure menace la liberté d'expression, car elle bloque et limite l'opinion des gens sur des sujets tabous et controversés.

En conclusion, je considère que la liberté d'expression est menacée par les représailles des gouvernements et la censure numérique des médias sociaux. Par contre, sans limites à la liberté d'expression, vivrions-nous dans un monde sans respect d'autrui où tout le monde exprime son opinion?

Auteur.e: Ninon Liébert

» Groupe 403

» Nouvelle historique

ROUGE ÉCARLATE

Je marchais, je marchais, il fallait que je me concentre sur mes pas. Je savais ce que je faisais, j'y avais réfléchi, c'était la bonne solution. Je rendais service à tout le monde en faisant ça, ils me l'avaient bien expliqué. J'avais encore huit minutes, mais le temps dans cet ascenseur me paraissait interminable. J'espérais qu'ils n'avaient pas changé la serrure, ça faisait deux ans que j'y avais séjourné tout de même.

Oh, je me souviendrai toujours de la première fois où je l'avais rencontré. C'était en janvier 1959, entouré de ses hommes, je lui avais tenu tête. Lui ordonnant de lâcher ses armes ainsi que les leurs, il avait obéi, puis m'avait suivie pendant que je lui faisais visiter le paquebot que mon père commandait, le Berlin. Pendant le tour, il m'avait séduite, et il avait fini par m'embrasser dans ma cabine. J'étais subjuguée, il dégageait une telle force!

Cette année-là, j'avais vingt ans et, pourtant, je ne réalisais pas qui était en face de moi, et que cet instant changerait ma vie au complet. Il venait de faire un coup d'État, ce qui signifie qu'il était dictateur, meilleur que l'ancien au moins. J'étais naïve et tellement rêveuse, ainsi, plus tard, quand il m'avait invitée à Cuba, j'avais fait un bond et avais accepté avec joie.

Notre relation avait duré longtemps, assez longtemps pour avoir un enfant. C'était un garçon, Andres Vazquez, qui aujourd'hui encore refuse de me parler. C'était la faute de son père qui lui avait rentré des idées dans la tête. Cela dit, ma mère avait raison: j'aurais dû me marier avant d'avoir un enfant, mais je savais qu'il n'aurait pas voulu, il m'avait toujours dit qu'il était marié à Cuba, mais qu'à ses yeux j'étais la *First Lady*.

Ah! Me voilà au 24^e étage, enfin! Je sortis et vis un très long couloir devant moi, j'avais oublié l'ambiance de cet hôtel. Je continuai, le bruit de mes talons résonnait. Je touchai la clé avec le bout de mes doigts, elle était froide. Je regardai avec soin chaque numéro de porte. J'appréhendais fort de trouver celle que je cherchais, la suite 2408. Ou pire, je pouvais tomber sur Che ou Raúl, son frère.

Son frère et moi, nous étions toujours appréciés, mais après notre rupture, il m'avait tout de suite rejetée comme une traître. Il m'avait ordonné de ne plus jamais le revoir quand il avait appris que Frank Sturgis m'avait rencontrée aux États-Unis pendant ma convalescence. J'avais en effet été victime d'empoisonnement, et j'étais encore faible à ce moment.

Les Américains se méfient très fort de Cuba maintenant, autrefois alliée pourtant. Et encore, se méfier est un petit mot. Rien que pour l'instant, il y avait environ 563 tentatives de la CIA, sans succès, c'est pourquoi c'est moi qui devais le faire.

J'aperçus la chambre 2408, je m'arrêtai net, je sentis ma peau qui tournait au rouge écarlate. J'avais peur. Je m'avançai et ouvris la porte avec ma clé. Il était là, je le voyais.

- Je sais pourquoi tu es ici, je pensais même que tu allais venir plus vite, dit-il en se tournant vers moi. Fidel...

J'entendais ma voix trembler, mais il fallait que je paraisse confiante.

- Oh, je vois que tu as bien changé Marita. Tu sais, moi, malgré tout ce que j'ai enduré pour mon pays, je suis toujours le même. Après avoir mené une révolution, fait un coup d'État, mis en place un gouvernement communiste, ce n'est toujours pas fini. Toi, il suffit d'un séjour aux États-Unis et tu te fais laver le cerveau par les services secrets. Tu penses que c'est la bonne chose à faire et que les gens vont te remercier pour ça.

Il posa son cigare et prit ma main, dirigeant le pistolet qui se trouvait contre sa poitrine. Il me regardait comme la première fois où il m'avait regardée, je sentais toute son affection.

- *Personne ne peut me tuer, dit-il.*

Je fermai les yeux pour qu'il ne voie pas qu'ils étaient humides. J'appuyai doucement sur la détente, il me prit le visage et m'embrassa une dernière fois, et à ce moment-là, je retrouvai la passion, la fougue de mon premier amour. Mes bras tombèrent et je lâchai l'arme qui tomba au sol lourdement. Un coup de feu retentit. J'étouffai. Il regarda, du sang sur ma poitrine.

« Aie pitié, aide-moi », voulais-je lui dire, mais rien ne sortit. Il se remit droit, se retourna et partit. Je tombai, ma peau rouge écarlate.



UN SECRET DOULOUREUX

C'était un matin d'été quand Marotte se leva de son lit pour aller contempler la température extérieure par sa petite fenêtre. D'énormes rayons de lumière l'aveuglaient, une belle journée ensoleillée éclaircissait la pièce. Elle se pressa de s'habiller en tenue du dimanche, puis se rendit en marchant en compagnie de sa famille à l'église catholique du coin de la rue. Elle avait l'habitude avec sa famille de s'installer sur le banc face à l'autel, mais il arrivait parfois que des voyageurs empruntent cette place. Marotte venait d'emménager à Paris quelques années plus tôt après tout. Leur laisser son siège ne la dérangeait point, et sa famille non plus d'ailleurs. Ses nombreux frères et sœurs, eux, étaient plutôt occupés à prier sous l'ordre de leur père. Celui-ci attendait impatiemment que la messe débute. La mère de Marotte était décédée en 1567. Cinq années plus tard, son père n'avait jamais pu combler le vide de son absence auprès de ses enfants. Au contraire, il était devenu plus distant.

Quelques moments plus tard, la messe prit fin et Marotte sortit de l'église, puis décida d'aller chercher de la nourriture dans le village pour aider sa famille. Son père retourna à la maison accompagné de ses autres enfants. En passant devant le petit marché de légumes, Marotte entendit des cloches de l'église voisine. Intriguée par ce bruit, elle décida de couper par le jardin et d'aller jeter un coup d'œil. La messe de l'église protestante venait de s'achever elle aussi. Elle regardait les gens sortir de l'église lorsque ses yeux se posèrent soudainement sur un garçon.

Elle ne l'avait encore jamais vu. Ce dernier tourna légèrement la tête et son regard s'était lui aussi arrêté sur Marotte. Les deux se regardèrent pendant un instant, puis Marotte détourna les yeux et reprit le chemin vers la cour de sa maison qu'elle pouvait apercevoir de sa position actuelle.

Deux mois plus tard, Marotte et Tristan se voyaient tous les jours au même endroit. C'était devenu leur routine. C'était un endroit secret que personne d'autre ne connaissait. Il s'agissait d'une cabane dans un arbre au fin fond d'une forêt. Tout autour d'eux était verdoyant, c'était un magnifique décor.

Ils aimaient partager des moments ensemble, à discuter, à rigoler et à s'embrasser... Le temps avançait et leur amour ne cessait de grandir. Ils devenaient de plus en plus proches. Le secret de leur amour rendait leur relation plus excitante.

Tristan: Tu crois qu'il est possible pour nous de nous marier?

Marotte: Je crois que c'est encore trop tôt.

Tristan: Pourtant les fiançailles de Henri de Navarre et de Marguerite de Valois ont eu lieu il y a six jours.

Marotte: Je sais, mais ça ne veut pas dire que le mariage entre catholique et protestant peut s'appliquer pour nous aussi.

Tristan: Donc on continue de garder notre secret?

Marotte: Oui, je ne voudrais surtout pas que mon père l'apprenne.

Le lendemain matin, Marotte se réveilla avec une boule au ventre. Elle enfila son kirtle puis déposa sa robe par-dessus. Elle alla préparer le déjeuner en compagnie de ses autres sœurs. Un bruit effrayant la fit sursauter. C'était le son de coups de fusil. Le père de Marotte entra dans la cuisine en courant puis regarda par la fenêtre pour voir ce qui se passait.

Le père: Restez à l'intérieur, les enfants, quelque chose se passe à l'extérieur.

Marotte: Qu'y a-t-il, Père ?

Le père de Marotte ne voulait pas parler devant les plus jeunes enfants. Il invita Marotte à le suivre.

Le père: Il y a un massacre dehors.

Marotte: Mais nous devons nous cacher !

Le père: Ce n'est pas dans ce quartier que l'attaque prend place.

Marotte: Que voulez-vous dire ?



Le père: Ils sont en train d'exterminer les protestants.

Un regard d'horreur s'inscrivit sur le visage de Marotte. Son père ne semblait pas trop comprendre sa réaction.

Le père: Ne t'inquiète pas, nous ne craignons rien. Nous sommes catholiques.

Marotte: Tu ne comprends pas.

Le père: Il y a quelque chose que tu ne me dis pas.

Marotte: Tristan se trouve parmi eux.

Le père: Qui est Tristan?

Marotte: Quelqu'un d'important pour moi. Je suis désolée, Père, mais je pars à sa recherche. Sur ce, elle se dirigea vers la porte de la maison.

Le père: Non, tu ne peux pas partir, surtout pas pour sauver une personne protestante.

Marotte était en train de pleurer.

Marotte: Je l'aime, Père, alors je m'en vais.

Puis, elle sortit de la maison.

Dehors, dans les rues, c'était la misère. Marotte atteignit l'autre petit quartier où se situait l'église protestante et où se trouvait aussi Tristan. Elle se mit à le chercher partout. Elle parcourait les rues en courant et des larmes ne cessaient de couler sur ses joues. Elle regardait aussi les cadavres sur le sol pour voir si elle ne pouvait pas reconnaître son homme. Ce fut en levant la tête qu'elle l'aperçut au loin. Celui-ci aussi la regardait. Tous deux venaient de se trouver. Deux grands sourires remplissaient maintenant leur visage. Ils se mirent à courir afin de se rejoindre et il tomba. Son chapeau à haute calotte roula sur le sol. La scène semblait se dérouler au ralenti. Le visage de Tristan prit une autre expression. Il tomba sur le sol et du sang se mit à couler de sa poitrine. Marotte, choquée, s'écroula...

Le rideau s'abaissa et les spectateurs applaudirent.



PIOTR FIODOROVITCH III

Il était une fois un Roi dont la bonté et le mérite ne pouvaient égaler qu'avec le nombre d'âmes que son règne emporta. Aimé de ses amis et redouté par ses ennemis, il offrait des terres aux paysans, libérait les serfs et faisait entendre sa vérité. Sa souveraineté était indéniable. C'était une journée comme toutes les autres. La voûte céleste, dénudée des couleurs crépusculaires, commençait à disparaître derrière le voile sombre de la nuit lorsque le groupe s'arrêta enfin. La fatigue peignait les visages, mais personne n'osait laisser paraître sa faiblesse, faisant plutôt passer celle-ci pour un air de sérieux. Un murmure traversa la foule, et le Roi, dont l'apparence et la conduite ne laissaient aucunement douter de son autorité, fit signe à son plus fidèle compagnon d'approcher. Celui-ci s'inclina, et avança d'un pas chancelant.

«Comment puis-je servir à votre Majesté?»

«Tu t'occuperas de la garde, Tvorogov. Les autres sont libres de se reposer», dit le Roi d'un ton ferme.

Le camp fut monté rapidement et le travail céda enfin place au repos. Le Roi, lui, se retira plus loin et fit appeler ses conseillers.

Les dernières semaines s'étaient avérées épuisantes. La guerre, qui, depuis deux ans déjà, tranchait les classes sociales et les nationalités en camps ennemis, semblait maintenant prendre une tournure inquiétante pour le Roi. Malgré les efforts déployés par ses troupes, l'armée de l'impératrice Catherine prenait de plus en plus de terrain. La défaite commençait à sembler imminente, ce qui ne manquait pas d'ajouter à l'humeur macabre qui planait sur l'escouade du Roi. Celui-ci, fiévreux, se rongait les sangs: il fallait à tout prix trouver un nouveau plan d'action.

«Nous avons une décision à prendre», dit le Roi lorsque les conseillers se rassemblèrent, «Ces derniers temps, comme vous avez dû le remarquer, la situation avait tourné en notre désavantage. Nous devons changer de plan, changer de direction.»

Les conseillers échangèrent un regard rempli de sous-entendus, qui échappa cependant au Roi.

«Deux choix s'offrent à nous», continua celui-ci, le regard dur, «Les cosaques sont de bons alliés, et si nous prenons la route de la mer Caspienne et nous nous dirigeons vers l'Ukraine, nous pourrions sans doute faire alliance avec les Zaporogues.»

«Certainement, les troupes impériales nous rattraperaient», interjeta l'un des hommes, puis s'empressa d'ajouter: «votre Majesté, Piotr Fiodorovitch.»

Le Roi le sonda longuement du regard, et reprit la parole. «C'est ainsi, Perfiliev. Nous pouvons alors nous dissimuler en Sibérie ou en Bachkirie. Mais il est pathétique de fuir de la sorte.»

Le conseil dura jusqu'aux premières heures du matin. Aux stratagèmes et propositions du Roi, ses conseillers répondirent par le refus. Ils firent preuve de mille et une astuces pour convaincre le Roi de l'échec de ses stratégies, toutes sortes de conjonctures et d'imprévus furent usés pour contredire les propos de Sa Majesté. Enfin, suite à de longues argumentations, il fut décidé de partir vers les Uzens et suivre le chemin vers un petit village de l'Oural. Le Roi se promit de ne pas échouer.

Le matin venu, alors que les premières lueurs de l'aube éclairèrent le ciel, le Roi, suivi de ses troupes, prit le trajet prévu. Le souverain, qui faisait entière confiance à ses conseillers, sentait son angoisse de la veille se dissiper de plus en plus que le groupe progressait. Les hommes marchèrent toute la journée. Ni le soleil ardent ni la poussière, soulevée par des centaines de pieds, ne pouvait arrêter cette grandiose procession. Celle-ci longea d'abord le cours de l'Akh-toubia, puis celui de la Volga. Elle tourna ensuite vers le nord-est, et, alors que le jour commençait à tomber, s'arrêta près du Grand Uzen.



Les eaux ombreuses de la rivière, s'échouant dans une douce mélodie sur la rive, semblaient bercer les hommes exténués. Le Roi s'apprêtait à se coucher, lui aussi, lorsque, soudainement, il se vit encerclé par ses conseillers. Confus, il n'eut pas le temps de protester, les traîtres le saisirent et l'entraînèrent avec lui.

Le Roi ne sut dire combien de temps était passé depuis la trahison de ses hommes les plus loyaux. Cela faisait des heures qu'il se trouvait assis sur un cheval, supervisé, méticuleusement surveillé par ses kidnappeurs. Dans sa tête, les idées s'entremêlaient, il cherchait désespérément une solution. Lui, un homme qui parvenait toujours à ses fins, ne pouvait laisser tout son travail s'écrouler d'une manière aussi ridicule. Le Roi décida donc de saisir le moment lorsque celui-ci fut venu.

Alors qu'il était assuré que ses conseillers avaient le regard tourné, le souverain précipita subitement son cheval vers le côté opposé de ses assaillants. Malheureusement, la tentative échoua: Tvorogov, Fedoulev, Jeleznov et Astrakhankin se jetèrent à sa poursuite et le rattrapèrent en maintes secondes. Le Roi était humilié, son honneur souffrait profondément. Après quelques autres tentatives, le Roi dut déclarer forfait.

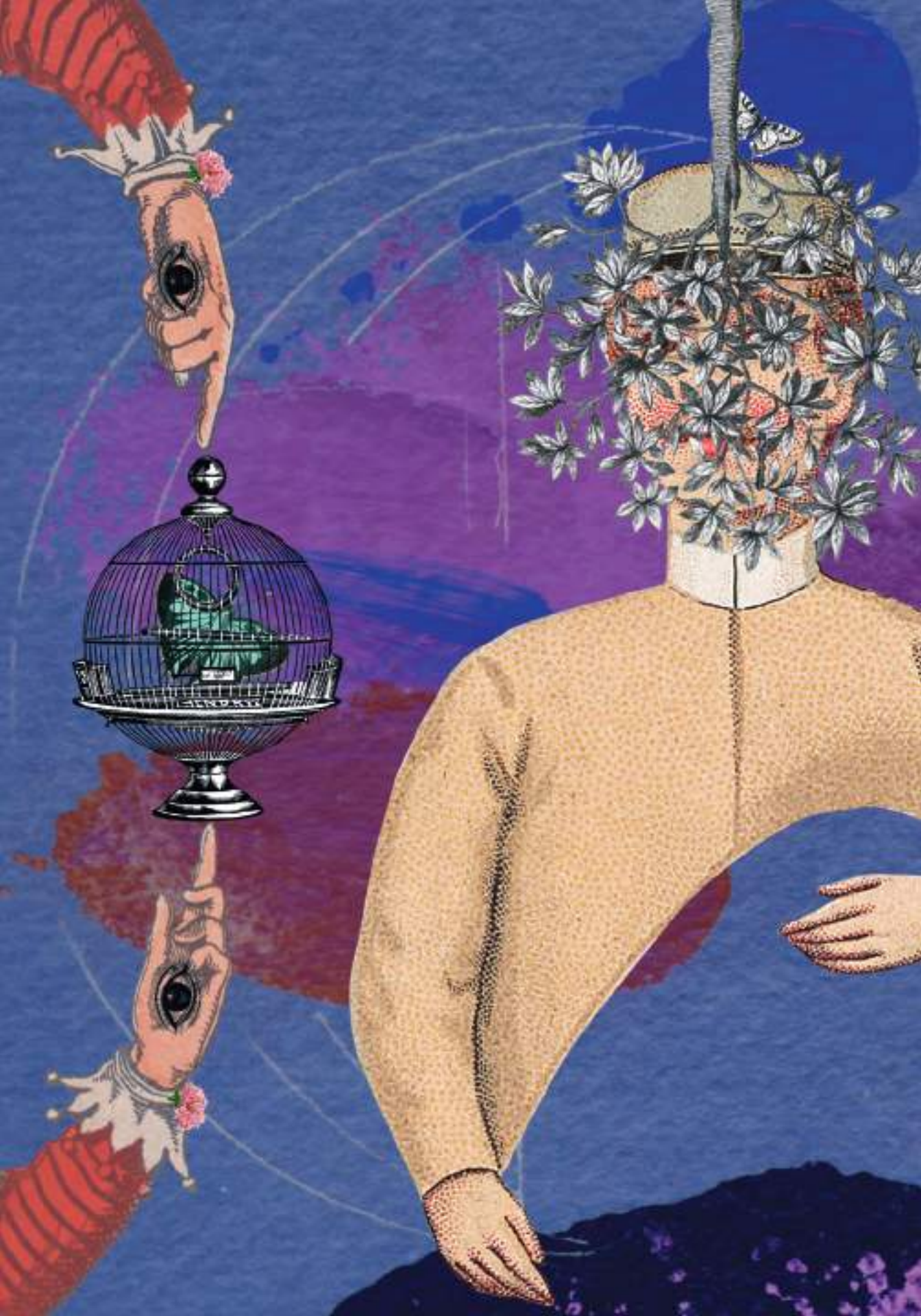
Quelque temps plus tard, il fut passé aux mains des soldats impériaux. Une cage de fer l'attendait, froide et infrangible. Le monde entier semblait être pris de feu, de rage et de haine autour de lui. Néanmoins, il restait indifférent devant les accusations et sermons de la foule déchaînée. Le Roi fut amené à la capitale.

Trois mois passèrent. En début de janvier, une énorme foule se rassembla sur la place Bolotnaya. Les gens criaient, le vent emportait leurs injures et celles-ci se fondaient en une cacophonie grandissante. Le Roi parut enfin, suivi de près par le bourreau. Que se passait-il? Quel crime avait-il commis?

Une voix résonna dans l'air matinal. On aurait pu dire: la vérité résonna enfin dans l'air matinal.

«Emelian Pougatchev, condamné à mort pour imposture de Sa Majesté Piotr Fiodorovitch III.»

Les paroles furent reprises en écho par la foule. L'homme garda la tête haute, malgré la faux de la mort qui le guettait déjà. Il avait échoué. Après tant d'efforts, tant de circonspections, le coup d'État aboli à l'échec. Le bourreau prit son élan, un dernier souffle quitta les lèvres du prétendu souverain. Ce fut la fin de son règne: la guerre des Paysans russes s'acheva.



LE MARCHAND DE BONHEUR

J'me suis fait vendre le bonheur par un agent
immobilier

Y m'a dit ça doit être ta p'tite maison aux bas-
fonds qui te rend si misérable

L'agent y m'a vendu une maison de campagne et
une vie idéale

Y m'a dit que le bonheur c'est un plancher de
marbre et une toilette rénovée

On m'a dit de faire mon propre bonheur alors j'ai
travaillé pis j'ai payé

J'me suis fait vendre le bonheur par une chirur-
gienne cosmétique

Elle m'a dit à fin d'la journée ça repose tout sur
l'esthétique

J'suis sortie d'la clinique noire et bleue mais j'me
suis pas sentie ravie

À chaque semaine je dépense ma paye sur l'espoir
d'une meilleur vie

Y m'ont dit à la télé

Pour être heureux faut prospérer

La belle femme dans la pub m'a dit:

Le temps c'est l'argent alors achète notre nouvelle
montre!

Le bonheur ça s'achète pis le bonheur ça se vend

J'me lève avant que le Soleil monte et je travaille
fort pour mon salaire

J'me joins aux hommes en costume noyé dans
cette masse informe

On pense tous au même rêve de richesse dans
notre imaginaire

Alors on remplit nos vies de fausses promesses
pour but d'le satisfaire

Les marques de luxe savent la même chose que
savent les banques;

Qu'au fond la seule chose qui nous pousse quelque
part c'est le manque

Maintenant je vis dans un petit royaume rempli
jusqu'au plafond;

Tout le bonheur qu'on m'a vendu

Les plus beaux vêtements, une cuisine neuve
et une grosse télévision

Mes draps sont en soie et mes coussins d'une
odeur divine

Mais la nuit dans mon gros lit je fixe le mur
et je reste rigide

Mon royaume est rempli

Mon royaume est vide

Y m'ont dit à télé

Pour être heureux faut prospérer

La belle femme dans la pub m'a dit:

Le temps c'est l'argent alors achète notre nouvelle
montre!

Le bonheur ça s'achète pis le bonheur ça se vend



«BONSOIR, MA BELLE!»

Il est patient.
Il m'attend.
À mauvais escient,
désir latent.

Mon teint d'innocence,
enchante les impudiques.
Cette simple décence,
une dissonance trop mélancolique?

Il est patient.
Il m'attend.
À mauvais escient,
sentiments latents.

Un sourire orné de rides.
Dépourvu de couleurs.
Déparé des berceuses arides.
«Sont-ils en pleurs?»

Il est patient.
Il m'attend.
À mauvais escient,
secret latent.

Un menteur compulsif
avec les jugements connus.
Les muets expressifs,
vont-ils dénoncer cet inconnu?

Il est patient.
Il m'attend.
À mauvais escient,
malaise latent.

Une honte peinte éternellement,
c'est d'être en amour avec le soir.
Émotions confessées illégalement.
«Maintenant elle doit seulement broyer
du noir.»

Aussi impatiente
et impétueuse
Elle est devenue une ombre effrayante
Elle ne désire plus être une décoration luxueuse.





CINQUIÈME SECONDAIRE





KRYLON BLEU

L'alarme sonne, y'est 7 heures, samedi matin. Je roule dans le lit pour éteindre l'alarme, pis les taches de Krylon bleu pis rouge sur mes mains me rappellent hier soir. J'appelle mon chum Jeremy, mais y me répond pas, clair qu'y est encore dead dans son lit. J'y laisse un voicemail: « BIIIIIG, quand tu wake up, va à la fenêtre pis check out-side, j't'ai laissé un cadeau d'anniv! »

Opposé à sa fenêtre, sur le mur arrière du dép, celui au coin de Notre-Dame pis St-Rémi, j'ai fait une murale de mon boi qui flotte dans l'espace. Y trip sur Rick and Morty, fak je l'ai ajouté à l'arrière-plan. Jeremy en train de tomber dans un trou noir, entouré d'étoiles blanches pis argents.

J'aurais pu faire un tag basic avec son nom, mais c'est sûr que ça aurait disparu le lendemain, ou le soir même. En plus, y va pas ben, y'avait besoin d'un p'tit pick me up, so pour son cadeau d'anniv, j'ai décidé faire quelque chose de spécial. Les choses spéciales, y durent toujours plus longtemps.

Y est 9h, j'suis déjà en retard, comme toujours. J'attends le métro à Lionel-Groulx, entourée de gens qui s'en vont vers l'école pis la job. Moi, j'ai abandonné l'école après sec. 5, je détestais ça, ça vallait pas mon temps d'être assis en classe à écouter quelqu'un m'expliquer comment l'assassinat de François Ferdinand, c'est pas la vraie cause d'la Grande Guerre.

Les portes s'ouvrent, je rentre dans le wagon, je laisse la foule me pousser vers le milieu du train. Je laisse tomber mon vieux sac d'école troué entre mes jambes, ça frappe le sol avec un klang satisfaisant des canettes. Je les traine toujours avec moi. 25 canettes comme dans Out for fame de KRS-One: « I got 25 cans in my Knap-sack... ». On sait

jamais quand on va rencontrer un mur. Une fois qu'y a un siège vide, j'le prends. Une vieille madame me donne un look, mais tsé, j'vais jusqu'à Berri, pis d'là, à Longueuil, pis d'là, je marche 10 minutes. Fak, je m'assois quand j'ai la chance tsé. Je check mon cell, un text de Kiki, un gars ben smatte a'ec qui je travaille. J'suis late, Kiki, j'le sais. Pas de réponse de Jeremy, mais bon, c'est clair qu'y est genre en train de chug 2 litres de jus d'orange pour battre son hangover là. J'ai juste hâte qu'il voit sa murale. Je mets mes écouteurs, je blast du Logic, pis je ferme mes yeux. C'est long.

Rendue au terminus Longueuil, je check l'écran. 10 minutes avant que la 71 arrive. Je passe au Mon Ami chercher mon déjeuner : un bol de riz au porc épicé pis un café en canette japonais. Ça fait tellement longtemps que je get la même chose que j'ai même pas besoin de demander. Sung prépare ma commande dès qu'il me voit. C'est sûr qu'it doesn't help, je porte toujours la même chose : une tuque noire, mon seul manteau beat par des années d'abus, pis le hoodie Champion violet de Jeremy. « Criss que j'ai hâte qui t'check sa murale. »

À me voir dévorer un repas, on dirait que je n'ai pas mangé depuis trois jours, mais dans la 71, on s'en câlisse de moi, comme d'hab. Je check autour, personne de spécial, des gens en train de se rendre à un job de marde. Je check dans la vitre pis qu'est-ce que je vois? Ma réflexion: une fille en train de se rendre à un job de marde. Rien de spécial. Mais moi au moins j'ai mon sketchbook. Je le sors pour passer le temps. Quelques tags, des blocs, des boules, quelques uns dans la forme d'un skull pis un sketch de Trudeau en blackface parce que why not là. Je débarque du bus pis je marche jusqu'au IGA. C'est un esti de long voyage pour une job qui paie à peine plus que l'minimum, mais j'vivais avec mon père quand je l'ai prise, fak ça



faisait du sens. Entoukas, c'est une job, pis tsé j'ai des frais moi. Le salaire paye mon logement pis un peu de bouffe. J'aimerais bien un jour être capable de dire fuck you à Luc, mon boss, pis vivre entièrement sur le graff. Tsé, faire des bigs choses là, but who knows. Anyway, à date, j'ai juste fait q'ques pieces pour le même genre de wannabe street hipsters qui veulent «un p'tit q'qchose chose pour l'extension du deuxième salon.» Fakque...

Je punch in, je check mon horaire, pis je drop mon cell dans mon casier. Mon boss Luc m'a engueulée l'autre jour de le checker genre mille fois par jour. So, j'ai pu le droit de l'avoir pendant mon shift. Je prends quand même le temps d'envoyer un dernier texto à Jeremy.

«GET UP BRO PIS VA À
TA FENÊTRE ESTIIIIIIII!!!»

Je work avec Kiki, c'est ben long toute une journée sans checker insta pis sans même être capable de sortir faire un tag. Pour le monde comme moi pis Kiki, 8h à faire du Stock & Go, genre replacer des Frosted Flakes, c'est pas tant inspirant tsé. Enneways, s'qui me sauve, c'est qu'on va sortir à soir a'ec Jeremy. On va aller à son resto pref, ensuite au bar se get wasted pour son 18ième.

On venait de finir de placer une palette de céréales Super Sucre JUMBO quand Luc s'est pointé. Y est venu me dire que j'avais un appel au comptoir. J'm'attendais à ce que ça soit Jean, le boss régional, pour m'engueuler d'être en retard pour la millième fois...

C'était Joanne, la mère de Jeremy. Elle a essayé mon cell plein de fois, mais vu que j'ai jamais répondu, elle a appelé au IGA. Quand elle m'a dit ce qui s'est passé... Le plus weird feeling au monde. Tu comprends les mots qui sortent du téléphone, mais tu comprends rien. T'es fâchée pis triste, tu veux détruire tout ce qu'y a dans ton chemin, pis te cacher du monde.

«Pis, comment tu te sens, maintenant, Marie? » que je me dis à haute voix, toute seule devant la murale. Comme du krylon. Du krylon bleu enfermé dans une canette parmi les 24 autres qui sont en train de ramasser la poussière dans mon vieux sac d'école troué qui vit au fond de mon garde-robe, depuis déjà un an.

Sa murale est encore là, personne a osé la recouvrir, personne ose la regarder non plus. Dans la vie, il y a des choses plus spéciales que d'autres. Pis ces choses-là durent toujours plus longtemps.

Auteur.e: Jean-Manuel Doran-Penafiel

» Groupe 502

» Gagnant du concours Scriptarium

TRIBUNAL SANS FRONTIÈRES

Salvador :

Je vis dans une « población », un bidonville parfumé aux empanadas de queso et au diesel. Le ciel brillait de ses 50 étoiles, ce soir-là. Il y a moins d'un mois, je voyais à la télé les feux d'artifice du 4 septembre éclairer les ténèbres de Washington. J'm'appelle Salvador et j'avais 13 ans.

Choeur :

Drapeau de liberté

Rébellion sauvage

Étendard perforé

Ô libre carnage

Aimé :

J'ai toujours voulu être ambassadeur, le chic type qui incarne l'élite des Antilles et qui se fait du fric en buvant des cocktails avec les femmes des autres. J'aime ça un peu moi, être le meilleur. Enfant, je portais les complets de mon grand-père. Il avait connu l'ambassadeur américain il y a 50 ans. Il avait fait un tour dans son quartier et en était tombé amoureux. Monsieur Jefferson était comme un père pour les jeunes orphelins de Port-au-Prince. Il a si bien appris à connaître les Haïtiens que deux ans plus tard, c'était le mieux placé pour diriger l'occupation américaine.

Choeur :

Né sans papier

Errant de nature

Héritage meurtrier

La frénésie mature

Siliva :

Quand j'étais jeune, je chassais les papillons. Mon père m'appelait « la petite scout sans frontière ». J'allais courir jusqu'en Turquie, c'est ce qui m'a valu le titre. Aujourd'hui, je m'enfuis de cette frontière et j'espère que les papillons voleront aussi librement quand la terre de mon enfance croulera sous le brasier.

Choeur :

Perle incendiaire

Collier de pluie

Le luxe a son prix

Bête carnassière

Salvador :

Avec Javier, on avait l'habitude d'aller lire Marx et Neruda, quand ces livres étaient encore permis, et que la bibliothèque ne servait pas encore comme chambre de torture. On laissait des p'tits messages entre les pages et chaque semaine, on allait voir ce que les filles de la escuela Catholica nous avaient répondu. Ça nous faisait rire. Javier et moi, on avait la même fille en vue, mais on s'en foutait. C'tait encore le calme, ici, et si on avait pu, on aurait vécu dans le calme toute notre vie. Mais un jour, l'odeur de diesel de notre bidonville a voulu dire autre chose. Les camions de l'armée sont arrivés pour faire disparaître des personnes en pleine nuit et on a compris que la réelle démocratie, ça sentait plus les empanadas de queso qu'autre chose. J'm'appelle Salvador et j'avais 13 ans.

Choeur :

Fragrance prosaïque

Nostalgie olfactive

(seulement Salvador)

Consumée vive

Enfance asphyxique

Aimé :

Je suis né dans les cendres. Mon père était commissaire avant d'être exécuté une semaine avant ma naissance. Ma première berceuse battait la mesure des mitrailleuses et s'agençait aux pleurs d'une mère veuve qui ne pouvait plus nourrir son nouveau-né.

J'imagine que c'est sous le seuil de la pauvreté qu'on peut voir les dessous d'un système détraqué.

Je m'appelle Aimé et j'avais 14 ans.

Choeur :

Mains tendues

Pièges aussi

(seulement Aimé)

Doux ami
Cadeau de bienvenue

Silva :

J'ai tenu pour acquis ma maison, ma terre natale.
Mon peuple a été berné par l'envahisseur qui se
disait allié. Je suis un lapin sans terrier qui court
incessamment poursuivi par un loup carnassier.

Je m'appelle Silva et j'ai 15 ans.

Choeur :

Tonnerre grenat

Petite grandit

Le ciel gronde

Chasseuse de grenade

Salvador :

Javier fut un des premiers disparus de mon école.
Il avait trop parlé. « Ils disent d'la merde! Y'a pas de
démocratie quand on tue nos chefs d'État ». Trois
jours ont passé sans que personne ne parle dans les
corridors de l'école; le calme avant la tempête. Les
vraies conversations se faisaient dans mon sous-sol.
Simon connaissait le type d'armement; Antonio,
les langages codés ; et moi, Salvador, je connaissais
le peuple. Trois semaines plus tard, on brûlait un
drapeau américain sur le toit d'un building du
centre-ville ; (lire lentement) à deux kilomètres
de là, la sœur de Javier brûlait vivante en criant
« Liberté ! » Si un jour mon nom transcende
entre nos continents, c'est qu'il sera affiché sur
le babillard de la CIA.

Mes parents doivent encore me chercher.

Je suis resté deux semaines dans un stade de foot,
avec 2 000 autres détenus disparus. J'ai été torturé.
Je ne leur ai rien dit. J'ai pensé une dernière fois
à ma mère et à mon père. Je me suis réveillé dans
un hélicoptère au-dessus du Pacifique. J'ai sauté
moi-même vers mon repos éternel.

Aimé :

J'écris à la craie le nom de mes confrères tués hier
soir, le 26 avril 1968, sur la Place Benoit. J'ai les
mains toutes blanches ; soudainement je com-
prends ce que mon grand-père a dû vivre quand
les douces mains pures de monsieur Jefferson ont
appuyé sur la détente.

(La vitesse augmente au fil de la tirade.)

Un Tonton Macoute

Je dois fuir

Je jette les craies au sol

Je trébuche sur une crevasse

Comment trouver empathie

Dans un trou noir de Ray Bans

En criant « Gloire à Haïti... »

La balle du Eagle me transperce

Mon sang ruisselle

Au pied d'un Toussaint Louverture de bronze
(Ralentissement.)

Et le blanc de mes mains

S'unit à l'écarlate de mes entrailles
Dans une flaque d'eau de Port-au-Prince
Reflétant le ciel azure
On croit voir apparaître
Le drapeau de nos colonisateurs.

Silva :

Comment est-ce que je pourrais arrêter de
courir; même la lune semble me pourchasser.
Mon père tombe ; c'est mon frère qui reste avec
lui. Le premier missile aura raison d'eux. Ma mère
est une guerrière, mais elle n'ira pas au front cette
fois-ci, sa fille est sa dernière chance de combattre
pour sa patrie. J'avais en horreur ce jour. Le jour
où je quitterais ma patrie, mon enfance, mes
papillons. J'suis arrivée à Deraa bras dessus, bras
dessous avec mon oncle et ma mère. Ma cheville a
vite récupéré. On a bien dormi, à la belle étoile; (la
rage commence à évoluer) jusqu'à ce qu'une des
étoiles filantes fonce droit vers nous et démolisse
notre refuge. Cette fois, c'était un missile syrien qui
attaquait d'autres Syriens. Ici, c'est à l'intérieur de
son propre pays qu'on s'assassine. Mais comment ce
putain de pays s'arme, hein ? (fin de rage/ début de
peur) J'ai soulevé un débris, puis un autre, puis un
autre. Sous une montagne de carcasses d'obus gisait
ma mère. Son joli visage a été préservé : la pointe de
l'obus l'a protégée du reste des débris. J'ai empoigné
le morceau d'obus. Il était écrit : Made in USA.

Soudain ça me revient :

Maman?

Oui chérie?

C'est quoi un USA?

C'est le nom de ceux qui ont juré de nous protéger.

(Salvador, Aimé et Silva se rejoignent.)

Salvador : États-Unis

Tous : Je te déclare coupable.

Salvador : Partout où tu plantes les racines de ta
démocratie, pousse une forêt de dictature.

Aimé : Combien d'entre nous ça prendrait pour faire
tomber la statue de la Liberté ? Celle qui projette
son ombre aux quatre coins du monde et qui ense-
velit la planète de ténèbres, de terreur.

Salvador : Personne ne t'a jamais tenu tête, mais
nous le ferons. Orphelins du monde ;

Tous : Soulevons-nous !

Silva : Récupérons nos frontières, celles qui nous
divisent, faites de barbelés, droits venus du Penta-
gone.

Aimé : Enfin, nous serons les juges, et eux les accu-
sés.

Tous : Place, au tribunal sans frontière.



HORTENSE BIRON

93 ans
Grand-maman
Centre de Champlain, nouvelle
maison
Nous allons
Chambre 239-2
Chaleureux
En chaise roulante
Vivante mais différente
Vidée, choquée, démolie
Aujourd'hui et toutes les nuits
Sa vie?
Est-elle finie?
Je vous présente Hortense Biron
Qui a une condition
Mon arrière-grand-mère
Grand-mère de ma mère

Je vais enfin la visiter
Nouvelle réalité
Ne sait plus marcher
À peine parler
Pas trop lui en demander
Elle va l'oublier

Premier toucher
Mauvaise idée
Inconnue
Perdue
Me traite d'effrontée
C'est qui ça Chloé?
Jamais rencontrée
Fille de Stéphanie
Déjà t'oublies

La peine dans ses yeux
Simplement malheureux
Trouble d'humeur
Plus le même cœur
Rendue une habitude
Mes inquiétudes

Garde espoir
Sa mémoire
Quelle n'a pas
Se combat
Entre ses souvenirs et elle
C'est éternel

Juste qu'elle puisse se rappeler
Que mon nom c'est Chloé
Une des petites enfants qu'elle a
oubliée
Qui pense à elle à longueur de
journée
Abandonnée
Laissée
Mon existence
Devenue un silence
Maudite maladie
Qui a peut-être enlevé sa vie
Plus comme avant
Des trous de mémoire constam-
ment
Si elle pouvait seulement, pour
une dernière fois
Juste une dernière fois
Utiliser sa voix
Et parler avec moi

Je la vois comme mon modèle
Certainement la plus belle
Je l'ai toujours aimée
Juste un peu fatiguée
De la voir changer

Maintenant j'aimerais faire
semblant
Qu'elle est juste devant
Faire comme si elle était guérie
Et qu'elle allait retenir ce que je
dis
Jamais eu l'opportunité
Écoute-moi parler
Grand-maman

Ça fait si longtemps
Plein de choses sont arrivées
Léa et Xavier sont toujours en
santé
On n'est plus des petits bébés
C'est ma dernière année
J'espère graduer
Du lundi au vendredi
Oui, oui, mes journées sont en-
core très remplies
Papa va bien
Fait encore son comédien
Quand on pense à toi
On pense à joie
On est fiers de toi
Notre entourage
T'encourage
Tout ce que tu as accompli
Depuis que tu es ici
Mémorable
Irremplaçable
La plus forte que je connais
Plein de succès
Et je suis désolée
Désolée, désolée, désolée
Comme t'as pas idée
Tu ne l'as pas mérité
Jamais ça aurait dû être toi
Pourquoi pas moi?
Je me sens mal
Pour ton mental
Tu as jamais rien fait
Toujours été parfaite
Mais, comme tu m'as déjà dit
La vie c'est la vie
Vie-la comme tu aimerais
Sans regret
Jamais abandonner
Et persévérer
Je t'aime grand-maman



LA FILLE

« C'est plutôt sombre non? » « Non, c'est exactement comme je le veux », elle m'avait répondu. La peinture avait plus de noir que je le voulais, mais c'était ce qu'elle désirait. Elle disait qu'elle ne voulait pas attirer l'attention. Nous allions nous marier sous peu et il fallait qu'elle soit affichée dans le couloir avec le reste de la famille. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi belle qu'Emma. J'étais content si elle l'était.

J'ai rencontré Emma lorsque j'étais parti à la chasse avec mes frères et mon père. Papa était devenu très vieux et proche de la mort. Il fallait faire ce qu'on pouvait avec le temps qu'il nous restait. Il avait été un bon roi pendant de nombreuses années et le peuple l'aimait. Tristan le remplacerait et je pensais qu'il avait trop hâte à l'acquisition du pouvoir pour être un bon roi. J'étais un peu biaisé par contre. Je n'ai jamais aimé mon frère. Depuis l'enfance, il était égoïste et cruel. Il aimait apporter du malheur aux autres pour son propre plaisir.

Je ne voulais pas imaginer ce qui se serait passé si c'était Tristan qui avait découvert Emma. Elle dormait cachée dans un buisson lorsque je l'ai vue. Je l'aurais confondue avec un animal si elle n'était pas habillée de si haute classe. Le bleu perçant de sa robe et les diamants brillant dans le soleil avaient attiré mon attention. En allant l'aider, le mystère d'une fille si bien habillée, toute seule dans la forêt, avait fait ravage en moi. Pourtant, après nous avoir remerciés pour notre aide et générosité, elle a refusé de nous dire d'où elle venait et quelles circonstances l'avaient menée là. Il aurait été inacceptable de laisser une telle beauté toute seule, alors nous l'avons ramenée au royaume.

Elle refusait d'être baignée par nos servantes et voulait être laissée toute seule. Emma semblait être très méfiante de nous et je ne savais pas comment l'approcher. Elle disait avoir douze ans et j'en avais quatorze. J'étais complètement en amour. L'idée du mariage était parfaite. Une nuit, je l'ai visitée dans sa chambre. Elle était toujours barrée, mais après avoir cogné, elle m'a laissé entrer. On a parlé toute la soirée et j'ai enfin pu vraiment la connaître. Elle m'a raconté son passé et avait peur que je change d'idée, mais je m'en foutais.

C'était enfin notre jour. Le roi, la reine, les princesses, les princes, les seigneurs, les paysans, les chevaliers, tous étaient invités au mariage. Ils avaient tous l'air contents, un sourire sur chaque visage. Tous et chacun, à part Tristan. Il n'était pas encore marié et était jaloux de son petit frère qui le devançait. Je n'y ai pas trop pensé pendant la journée, mais j'aurais dû. Le soir, lorsque nous étions tous soûls et avions passé le point du plaisir, j'ai perdu Emma de vue. Lorsque je l'ai trouvée, il était trop tard. C'était fait. Tristan avait déchiré ses vêtements et avait vu ce qu'elle était. Il l'avait poignardé partout. «Y'est un fag! T'es un pédé!» Tristan a continué de me crier dessus, mais je n'entendais plus rien. On allait la tuer pour qui elle était, alors elle s'est échappée de son ancien royaume. Maintenant, elle est morte tout de même. Je n'y croyais pas. Il l'avait tuée.





Auteur.e: Clémence Vaillières

» Groupe 758

» Poésie en liberté

Illustrateur.trice: Andrea Seguin

» Groupe 507

UN NOEUD DANS MA TÊTE

Alors que les voleurs
Sortaient chasser l'obscurité
Hier, je normalisais mes pleurs
Sur un bout de papier

Sans parler de poésie,
Juste pour raconter ma vie,
Baudelaire n'est pas fier
Son art avance vers l'arrière

On me pousse à choisir,
La bonne décision m'attend,
Mes larmes sont un loisir,
Elles repoussent le temps

Dans ma tête le néant,
Provoque l'incompréhension,
Mes pensées refusant,
De me sortir de cette prison

Les frontières s'envolent
Vie et mort pleurent leur perte
Rêves et réalité fusionnent
Un coeur tombe inerte

Je crie ma fatigue,
J'embrasse mes douleurs,
Je me moque de l'intrigue
Je flirte avec le malheur,

Mon futur devant moi,
Peu importe si j'y crois
Seule face à l'autel,
Je me marierai au ciel



L'HOMME DES ÉTOILES

Les portes de «Le Studio» fermèrent derrière lui, laissant place au froid perçant et à l'abondance ridicule de neige des Laurentides. Vidé, l'homme décida tout de même de marcher jusqu'à la ville la plus proche pour trouver un bar où se perdre. Il marcha longtemps sous le ciel taché d'étoiles avant d'enfin arriver à un bar caché dans un recoin du Québec.

Il en avait marre de ce froid, de ses pieds gelés et de cet air qui lui brûlait la gorge, quoique la magie de la neige compensait quelque peu pour l'horreur de l'hiver. L'homme tendit la main vers la porte du bar et sourit en voyant son visage réfléchi dessus. Un de ses yeux avait une énorme pupille, l'autre non. Durant sa jeunesse à Londres, on se moquait de lui parce qu'il avait des yeux différents. Il poussa la porte du bar. L'endroit était pratiquement vide, ce qui le surprit peu, il avait choisi cette partie du Québec précisément parce que personne ne le reconnaîtrait, chose à laquelle il tenait. Il s'installa au bar et la barmaid s'approcha de lui.

Que prendrez-vous?

Heum, une bière de la région.

Son accent prononcé la fit rire et elle commença à lui parler en anglais, ce qui le rassura. Elle ne le reconnaissait pas et quand elle lui demanda son nom, il dit être simplement nommé David. Oui, il a été marié (homme ou femme, il décida de laisser l'ambiguïté dans sa réponse) et oui il avait un enfant. Un fils. David fut agréablement surpris par la gentillesse de la dame, qui se nommait Marie-Christine, un nom apparemment assez commun au Québec. Il lui parla longuement de politique, de voyage et un peu de musique. Il tentait, de façon plus ou moins subtile, de s'éloigner de tout ce qui permettrait à la jeune

femme de l'identifier, mais peu importe, ça n'avait pas l'air de la gêner.

Son verre fut vide. Encore. Il avait complètement perdu la notion du temps, une éternité aurait pu s'écouler entre maintenant et le moment où il était arrivé. Il avait de la peine à s'imaginer l'heure de partir. Dans trente minutes? Trois heures? Il s'imagina quitter la chaleur du bar pour aller rejoindre le sous zéro, quel enfer! Un frisson le parcourut. Une, deux, trois bières plus tard, le bar ferma. Il rangea ses cigarettes et son briquet et se leva pour quitter en remerciant d'un sourire la barmaid.

David marcha sur la glace avec ses chaussures de cuir polies aucunement préparées pour l'hiver. Le bar s'éloigna lentement de lui, perdu dans la fumée de sa cigarette, seule arme contre le froid inhumain de l'hiver. Une voiture noire s'approcha de lui. Il jeta sa cigarette, l'écrasa et monta dans la voiture. Le chauffeur l'interpella: «Où allons-nous, M. Bowie?»





FLEUR DE LYS

La lueur des chandelles enveloppait l'intérieur de la tente d'une noirceur oppressante. Autour de la table ronde, six hommes planifiaient leurs prochaines stratégies, une indignation peu dissimulée dans leurs échanges.

«Maintenant que nous avons Orléans, prenons Saint-Louis de l'Ouest!», proclama haut et fort une voix particulièrement aiguë.

« Ces diables d'anglais ont coll - »

« - pillé - »

« - ravagé - »

« ce fort et ton village »

« Cela est hors de question », répondit gravement un autre commandant de guerre, « Nos troupes ont besoin de repos. »

Le jeune commandant à la voix pointue roula des yeux. Il était considérablement moins grand que ses compatriotes, avec un visage pratiquement féminin et de gros yeux. Son armure noire cachait en permanence le reste de son corps. Il n'avait pas encore atteint la vingtaine, n'était pas marié et n'avait même pas encore son statut d'homme. Pourtant, tous les yeux étaient rivés sur lui, c'était lui seul qui avait un vrai pouvoir.

«Donc pas aujourd'hui.»

Le château fort de Saint-Laurent de l'Ouest absorbait toutes les couleurs alentour. Il trônait à côté d'une rivière, des bannières drapées sur les murs en signe de possession. L'odeur de l'oppression et de la rage y régnait.

La buée s'échappait vers les cieux après chaque expiration, filtrant les rayons blanchis et froids du matin.

«Il est de votre côté.»

«Vous êtes de son côté.»

«Vous êtes la parole de Dieu.»

«Oui», il ferma les yeux en prière. «Je suis la parole de Dieu.»

«Ave Maria.»

«Avec Jésus.»

«Jésus Maria», murmura-t-il, et rouvrit ses yeux, ses iris reflétaient une rage flamboyante.

Mais, avant même qu'un seul ordre ne soit prononcé, une pluie de flèches grêla sur l'armée. Rapidement,

des bruits de chutes, des cris de détresse et une odeur métallique s'imposèrent.

«Retraite!», cria un autre commandant ayant déjà pris ses pieds à son cou.

«Aucune retraite!»

«Cela ne fait pas partie de son plan.»

«Il est de ton côté.»

De gros bras métalliques enveloppèrent le jeune commandant par la taille et l'amenèrent en retraite.

«Lâchez-moi, Sir!»

Il se débattit pour se débarrasser de cette cage protectrice.

«Ton destin.»

«Son destin.»

«Le destin.»

Avec un coup de pied bien placé, il réussit à se sauver.

L'armée ennemie sortait à présent du fort. Il planta sa lame d'épée dans une taille de l'armure de l'ennemi. Des gouttes de sang chaud arrosèrent son visage. Il les essuya du revers de sa main, et tua le prochain soldat avec une précision surnaturelle. Bientôt, 10, 20, 30 soldats se retrouvèrent à ses pieds. Par miracle, il n'avait aucune égratignure sur lui. Tous les soldats anglais partirent en retraite en se bousculant.

Le jeune protégé de Dieu prit son étendard et le planta en signe de victoire, le blanc et la fleur de lys brodée dessus virevoltaient au vent. La lumière du soleil créa autour du commandant un halo de rayons aveuglant et hypnotisant.

Le halo divin apporterait, dans la tête du commandant, une prophétie de Dieu, chantée par les voix d'anges:

«Flamme haute.»

«Hérétique, sorcière. Menteuse.»

«En robe blanche.»

«Brûlée au bûcher, croix en main.»

«Une sentence à vie pour toi, enfant de Dieu, Jeanne D'Arc.»



UNE LUNE ROUGE

C'était enfin le grand jour: 16 juillet 1969. Son cœur battait à un rythme fou. Il avait des crampes au ventre et ses mains étaient moites. L'astronaute savait que les prochaines heures allaient révolutionner l'histoire de l'humanité. Il regarda à travers le hublot et vit son reflet. Il n'était plus un jeune homme de 39 ans, mais un petit garçon innocent aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Il se rappelait avec plaisir son premier vol en avion avec son père, puis quand il avait obtenu son certificat de vol à 16 ans. Il pensa aussi à sa femme Carol et à ses enfants qui l'avaient soutenu sans hésitation. Cette mission pourrait être sa dernière, mais c'était un risque qu'il était prêt à prendre pour être le premier homme sur la Lune. Soudain, une main l'agrippa brusquement.

- Eh! Tu as la tête dans la Lune, mon Neil, dit Buzz Aldrin en ricanant.

- Ne me fais pas peur comme ça. Je suis sûr que c'est aussi stressant pour toi, répondit Neil.

Buzz se retourna avec un sourire moqueur. Neil n'était plus en bons termes avec son ami. En effet, trois mois plus tôt, lors d'une conférence de presse, un journaliste leur avait demandé lequel d'entre eux allait être le premier à poser le pied sur la Lune. Au départ, ce privilège devait appartenir à Buzz en tant que pilote du module lunaire. Cependant, les responsables de la NASA avaient décidé que Neil Armstrong sortirait le premier. Soudain, Michael Collins dit:

- 12h52, Buzz, Neil, c'est le moment de rentrer dans l'Eagle pendant que je pilote Columbia. Eagle était le surnom du module lunaire et Columbia, celui du module de commande qui resterait en orbite autour de la Lune.
- Bonne marche. On se revoit demain, dit Collins.

L'Eagle de sépara du Columbia sans effort et commença sa rotation autour de la Lune. Neil appuya sur le bouton de l'ordinateur de bord

pour démarrer le programme d'alunissage.

Buzz dit d'une voix sérieuse:

- On a un problème avec l'antenne de navigation. Je n'arrive pas à avoir les bonnes données.

Neil répliqua:

- On ne peut rien faire pour l'antenne, je vais tourner l'Eagle pour voir la surface de la Lune.

La descente d'Eagle était trop rapide. Neil commença à diriger le module manuellement et mit toutes ses forces sur le manche de commande pour ralentir la capsule. Il poussa si fort que son gant heurta le panneau de contrôle métallique et un trou apparut au niveau de son pouce. Le module tomba lourdement et on entendit un gros bruit de métal se briser à l'extérieur de la capsule.

- Eh Neil, on dirait que tu as un trou dans ton gant.

- Je vais sortir le premier, dit Buzz.

- Non! répondit Neil.

Il eut à peine le temps de prononcer un mot que Buzz était déjà parti en direction de la porte hydraulique. Il agrippa la roue de la porte et essaya de la tourner. À sa surprise, celle-ci resta figée. Malgré ses efforts, la roue ne bougeait pas. Neil commença à avoir des frissons sur la peau et il imaginait maintenant le pire. Cependant, son cauchemar fut interrompu lorsque la roue de la porte commença à tourner toute seule. Une main poussa la porte sur le côté. Neil n'en croyait pas ses yeux: un homme en tenue d'astronaute lui faisait un signe de bonjour. Derrière lui, on voyait un module lunaire et, à côté, un énorme drapeau rouge et jaune; c'était Yuri Gagarin.

Un jour, nous célébrerions les premiers pas de Yuri Gagarin sur la Lune. La compétition entre les États-Unis et la Russie resterait-elle aussi féroce? Qui serait le premier sur Mars?



UN ACTE ATYPIQUE

Il faisait doux. Le soleil se dissimulait derrière les bâtiments unicolores, forçant le ciel timide à abandonner son joli bleu et à replonger dans la noirceur. Montgomery semblait si calme qu'un étranger ne se méfierait jamais du chaos qui habitait ces sols desséchés. Loulou, comme l'appelaient ses proches, attendait l'autobus à son arrêt habituel. Sa journée pesait sans pitié sur ses omoplates; la manufacture de vêtements où elle occupait le poste de couturière avait reçu une immense quantité de commandes ce décembre, sûrement grâce à l'arrivée du temps des fêtes. Les phares se rapprochaient à grande vitesse et l'autobus s'arrêta devant elle. M. Blake ouvrit les portes avec rancune et l'Alabamienne gravit les marches pour payer le tarif, puis Loulou descendit aussitôt et entra par la porte à l'arrière du bus. Elle balaya du regard l'intérieur, mais ne vit aucune place disponible dans son coin minable et jeta un coup d'œil vers l'avant. Il restait un banc à côté d'un homme d'affaires aux cheveux sel et poivre. Jamais n'aurait-elle pu estimer la grandeur de l'impact que les prochaines secondes auraient sur la vie de centaines de milliers de gens.

Des regards inquisiteurs suivirent chacun de ses pas avec une appréhension immonde. En s'approchant, elle se remémora une altercation avec ce même chauffeur, lorsqu'elle avait décidé d'ignorer la stricte réglementation qui accompagnait sa présence dans les lieux publics. Sa désobéissance avait engendré un tsunami de rage de la part de M. Blake; il l'avait agrippée par le collet et jetée à la rue. Celle-ci avait dû marcher des kilomètres sous la pluie avant de s'effondrer, sanglotante, dans les bras de son mari Raymond. L'homme d'affaires lui lança un regard noir, mais elle s'assit tout de même avec élégance et ajusta ses petites lunettes délicates ainsi que son chapeau en feutre.

La tension était palpable et les autres passagers, abasourdis par tant d'audace, se regardèrent, les mâchoires collées au plancher.

M. Blake brisa le silence en deux avec une liste interminable d'insultes et d'injures qui n'affectèrent aucunement la victime: elle avait vécu bien pire dans cet État ségrégué. Tous les yeux étaient rivés sur elle. Louise sentait son cœur battre dans ses oreilles, mais ce bruit était loin de cacher tous les commentaires horribles et dégradants qu'elle recevait. Le chauffeur alerta la police et quelques minutes plus tard, Loulou fut arrachée de son banc et on lui colla une amende de quinze dollars. Elle se fit interroger par un policier blanc montrant autant d'empathie qu'un lion scrutant l'horizon pour sa prochaine proie. Il lui demanda son nom avec dégoût, pourquoi elle s'était accordé le droit de s'asseoir dans la section réservée aux Blancs. «S'il ne reste plus de sièges dans celle pour les Noirs, tu n'as qu'à endurer ta fatigue et rester debout», cracha l'officier. L'Alabamienne arrangea son chignon et rétorqua avec assurance: «Je m'appelle Rosa Louise Parks, j'ai 42 ans, et non, la seule fatigue que j'ai est celle de céder.»



EMPRISONNÉ

J'ai finalement été adopté
J'ai une mère et un père, mais pas
de frère ou de sœur
Leur fille est morte
Alors c'est moi qui la remplace.

C'est bien ici, la maison est
immense
Six chambres, trois étages et une
grande forêt qui nous entoure
Ma mère ne sort jamais de sa
chambre
Elle a perdu son enfant, elle ne
veut plus vivre.

Il n'y a pas grand-chose à faire ici
Mon père travaille tout le temps,
alors je n'ai personne avec qui
jouer
J'entends ma mère pleurer
C'est triste, mais c'est la réalité.

J'ai décidé de m'aventurer dans la
maison
Mon père m'a interdit d'aller dans
la chambre au fond du couloir
C'est celle de leur fille
Mais il n'est pas ici pour me
surveiller.

Je veux voir si elle est meilleure
que la mienne
Après tout sa chambre est la
mienne, car c'est moi qui la
remplace
Mon père rentre à la maison
J'irai ce soir et personne ne le
saura.

Tout le monde dort enfin
Je fais attention et je me faufile
dans la chambre sans faire
de bruit
Je ne suis pas seul
Il y a quelqu'un derrière
la fenêtre.

Ses yeux sont complètement noirs
Il me fixe en pointant la poupée
assise devant lui
Je ne veux pas bouger, je suis
terrifié
Je ferme mes yeux, je veux qu'il
disparaisse.

« Laisse-moi tranquille, laisse-moi
tranquille. »
J'ouvre mes yeux et je ne le vois
plus. La poupée a disparu elle
aussi
Je sens quelqu'un respirer
derrière moi
« PRENDS LA POUPÉE. »

Je crie de toutes mes forces,
je ne veux plus être ici
J'entends mon père se lever,
il entre dans la chambre et me fait
un câlin
« Je t'ai dit de ne pas rentrer ici. »
La poupée est assise sur le lit juste
derrière lui.

Avant de sortir de la chambre,
je la prends
D'après mon père, sa fille était
partie jouer dans la forêt avec la
poupée
Elle n'est jamais revenue
Ils ont trouvé le jouet, mais pas
leur fille.

Ils ne savaient pas d'où venait la
poupée
Mais elle en était obsédée
Elle ne voulait pas la lâcher,
alors ils lui ont laissé
J'aime la poupée moi aussi
Je remplace leur fille, alors la
poupée est à moi.

Elle me parle parfois
Elle est toujours avec moi

Mon père n'aime pas ça
Je devrais la lâcher
Mais c'est trop tard, elle fait partie
de moi maintenant.

Tout ce qu'elle me dit, je le fais
Elle contrôle mes pensées et mes
actions, mais je ne peux pas lui
résister
Je ne me sens pas bien
Je me sens emprisonné dans mon
propre corps.

Elle veut aller jouer dans la forêt
Je ne veux pas l'écouter. Je veux
que ça arrête. Je n'en peux plus.
Je sais que c'est la fin.
Mais je ne peux pas lui résister.

*Je marche et je marche.
Je ne vois plus la sortie.
Je marche et je marche.
Il y a quelqu'un qui me
suit.
Il me dit de me retourner
« T'as aimé la poupée? »*

C'est l'homme aux yeux noirs
Celui qui a capturé et torturé
leur fille
Maintenant c'est mon tour
Car rappelez-vous, c'est moi
qui la remplace.



SUR LE QUAI

Hier, je t'ai revu. C'était la première fois depuis l'an passé. J'ai voulu te dire quelque chose. J'ai eu trop peur. Tu disais toujours qu'il fallait que j'arrête de craindre le monde. Clairement, je n'ai pas réussi. Cachée dans la foule, je t'ai observé. Les sourcils froncés, tu regardais ton cellulaire. Tu semblais concentré. Sans doute sur un article que j'aurais trouvé incompréhensible. Mais, comme toujours, tu me l'aurais expliqué. Et j'aurais fait semblant de ne pas comprendre pour plus longtemps t'entendre parler. Tu devais me trouver idiote à poser autant de questions. Si c'était le cas, tu ne le laissais jamais paraître.

Te souviens-tu comment on s'est laissés? Ou pourquoi? Il m'arrive d'y penser et les souvenirs m'échappent. Peut-être que c'est ce qui arrive quand quelque chose se termine. On oublie pourquoi c'est fini et on ne se souvient que du bien.

Je me suis approchée. Juste assez pour voir que tu portais le chandail que je t'ai offert. C'est drôle, je croyais que, comme moi, tu aurais voulu te débarrasser de toutes les traces de notre relation manquée. Peut-être que tu n'as pas eu le courage de le faire.

Tu as levé la tête. Je me suis tournée pour éviter ton regard. M'as-tu vue? Je ne sais pas. Je ne pense pas. J'ai osé regarder dans ta direction à nouveau, mais tu avais déjà baissé les yeux. Je pense que j'aurais aimé que tu me vois. Que tu viennes vers moi. Que tu fasses les premiers pas.

De quoi notre conversation aurait eu l'air? Plus rien ne nous relie, on ne partage plus la même vie. Est-ce qu'on s'aborde comme des étrangers ou avec un ton plus familier? Est-ce qu'on se parle sincèrement ou on fait semblant? Aurions-nous réussi à éviter le concours de qui va mieux sans l'autre? Peut-être pas.

Mais, malgré tout, je suis curieuse de savoir comment tu vas. Vraiment. Vraiment? Si je suis honnête avec moi-même, il y aurait eu plein d'occasions de te revoir, plein de façons de le savoir. Si je ne l'ai pas fait, c'est sûrement, qu'au fond, je n'en ai pas vraiment envie.

Est-ce un manque de courage ou simplement un instinct de survie? Est-ce que tu te sens comme moi ou est-ce que tu t'en es déjà remis? Ce n'est pas que je t'aime encore pour autant, mais je déteste penser que tu pourrais être indifférent. M'as-tu oubliée? Est-ce que notre relation t'a marqué?

J'avais toujours trouvé étrange que deux personnes aux vies si entremêlées puissent du jour au lendemain complètement arrêter de se parler. Mais maintenant, je comprends. Ça ne sera jamais comme avant.

*Et puis tout à coup t'étais plus là.
J' imagine que ton train est passé
pendant que j'étais perdue dans
mes pensées. Ironique qu'on allait
dans des directions opposées.*

Hier, je t'ai revu et aujourd'hui, je t'écis. Pour la première fois depuis l'an passé. Cette lettre, je ne te l'écis pas pour que tu la lises, je l'écis plutôt pour me libérer de mes pensées et, de toute façon, je n'aurai jamais le courage de te l'envoyer. Je t'écis pour te remercier pour les bons souvenirs et te pardonner pour les mauvais. Je t'écis parce que peut-être que maintenant je pourrai passer à autre chose, cesser de penser à ce qui aurait pu être et arrêter de mettre ma vie sur pause. Je t'écis parce que, grâce à toi, j'ai grandi. Je t'écis parce que maintenant, j'accepte que c'est fini.



L'ATTENTE

Le temps avance lentement, alors qu'elle se dépêche pour ne pas en manquer. Tic-tac, tic-tac, tic-tac fait l'horloge dans son appartement baigné de lumière grise dans l'aube. Dehors, le soleil peine à se frayer un chemin à travers l'épaisse couche de nuages du ciel de mai. Allongée dans son lit, elle zieute par la fenêtre entrouverte de sa chambre quelques adolescents qui goûtent en avance à la liberté. Le disque de Patrick Watson joue en boucle depuis bientôt deux heures. Elle ne pourra jamais se fatiguer de l'entendre. Sa tête se détourne lentement, son regard s'éloigne et se pose sur le vide qu'a laissé son amant à côté d'elle. Le jeune homme qu'elle aime vient de quitter ses draps en y laissant, imprégnée, l'odeur du désir. Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'il ne reviendra pas. Lui aussi court après le temps et avec elle, il ralentissait.

Le temps passe. Le printemps s'achève, elle le sent. Les journées allongent. La lumière du jour s'étire enfin. Bientôt, elle pourra sortir ses jolies robes fleuries et mettre ses escarpins. Les oiseaux célèbrent de leur chant le retour timide de la chaleur. Elle a déjà hâte aux canicules de Montréal, elles la réconfortent. Elle aime se perdre dans ses rêveries qui lui permettent d'être à nouveau la jeune fille immature qu'elle incarnait si bien. Le temps passe si vite. L'inquiétude la rattrape et son obsession malade revient. Va-t-elle avoir assez de temps? Les voitures vont et viennent entre les feux de circulation. L'Avenue Mont-Royal est bondée de Français et de familles faisant la promenade du dimanche. Elle presse le pas. Un homme la frôle. Il n'est pas celui qu'elle aimerait qu'il soit, mais l'odeur qu'il dégage inonde son esprit de souvenirs amoureux. Son cœur fait la course de sa vie et ses jambes ramollissent. Elle inspire à nouveau, tentant de se remémorer le bonheur une dernière fois. Ses genoux flanchent. Ses pensées s'entremêlent et la tristesse la possède. Le cri strident du klaxon d'un taxi la tire violemment de sa rêverie.

Le temps file. Les jours aussi, au gré des pique-niques et des balades à vélo en solitaire. L'été s'est installé. Michel Tremblay dans sa poche, elle tente à chaque occasion de simplement profiter. Elle observe l'aire de jeu du parc Lafontaine qui grouille de petits bouts d'humains courant dans tous les sens. La joie de ses familles se ressent jusqu'au plus profond d'elle-même. Une larme chaude coule le long de sa joue. Tout son corps se sent chétif. Dans son ventre, une nouvelle vie mijote. La peur l'envahit, car le temps défilera sous ses yeux. Ce vertige

l'étourdit. Cette petite chose qui bourgeoonne en elle prend déjà beaucoup de place dans son cœur. Après une baignade au bord du Fleuve, elle regarde le coucher de soleil qui s'étire sur le St-Laurent. L'ambiance des parcs est à la fête nocturne, il faut laisser l'été avoir 16 ans. Elle contemple et se rappelle du temps perdu à envier d'avoir atteint la majorité. Sourire en coin, sandales aux mains, elle rentre chez elle en rêvant à demain. Égoïste, elle prend du temps pour elle. En choisissant ses habits, elle réalise que depuis un moment, elle se sent serrée dans sa jupe préférée. Elle a dû trop manger pendant les vacances, gagnée par le plaisir de profiter de chaque instant, de laisser couler le temps. Aussi l'être qui pousse au milieu d'elle grandit bien plus vite que prévu. Elle va bientôt devoir se résigner à serrer ses robes fleuries qui ne lui font déjà plus.

Le temps court avec les bourrasques de vent et les tourbillons de feuilles colorées qui s'amoncellent dans les rues de la ville. Le froid se met tranquillement à ses aises et le Mont-Royal est dans toute sa splendeur affichant ses plus belles couleurs d'automne. Elle peine à attacher son manteau de l'an dernier, maintenant que son ventre rond prend trop de place dans ses vieux vêtements. Elle sent que les gens la regardent. Au détour d'une ruelle de son quartier, un regard plus pesant que les autres se pose sur elle. Il est là, de l'autre côté de la rue. Il l'observe, ébahi en voyant son ventre dépasser de son manteau. Elle le voit et le temps s'arrête. Ils se regardent et tout autour d'eux se réchauffe malgré le frimas. L'amour qui les unissait revit pendant un instant. La réalité la rattrape et ses yeux se remplissent d'eau et l'image de son amour s'embrouille. Lui hésite, fait un pas en avant, mais un cycliste effronté lui barre le chemin et l'instant suivant, il trébuche. Quand il se relève, elle a disparu. Il n'a pas vu qu'elle pleurait.

Bientôt, l'hiver s'installera sauvagement, comme chaque année, la première tempête viendra voler ce qu'il reste d'automne au mois de novembre. Cet hiver sera long et rude, ponctué de pas pressés dans la neige qui craque, de verglas, de pannes d'électricité et d'amour transi. Les fleurs sur ses robes se faneront dans la noirceur et le froid du placard. Même le temps sera glacé.

Le temps recommencera. Au printemps prochain. Quand le bébé naîtra.

Le Collège de Montréal, fondé en 1767, vise l'excellence, le dépassement de soi et se propose, par une formation personnalisée, d'acheminer les élèves qui lui sont confiés vers un équilibre de vie sur les plans intellectuel, physique, social et chrétien, en favorisant l'apprentissage de l'exercice de la liberté et le développement du sens de l'engagement. À titre d'établissement vert Brundtland, nous avons pris l'engagement de développer, auprès de notre communauté, des attitudes responsables envers l'environnement.

Le processus de production de ce recueil est certifié par le Forest Stewardship Council (FSC). Cet ouvrage a donc été imprimé avec des encres végétales sur un papier de sources mixtes issues de forêts gérées intelligemment. La norme FSC est la seule de l'industrie à avoir reçu l'aval des plus importants groupes environnementaux indépendants. Ainsi, cet ouvrage est un exemple éloquent de la détermination du Collège de Montréal à faire les choix nécessaires pour créer un monde meilleur.

© Collège de Montréal

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés;

toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par

quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Édition : Collège de Montréal

978-2-9817517-2-0



ASSOCIATION
PARENTS-MAÎTRES DU
**COLLÈGE DE
MONTREAL**

Un grand merci à l'Association Parents-Maitres pour sa généreuse
contribution au financement du Recueil littéraire!



1767

COLLÈGE DE MONTREAL

LE PREMIER COLLÈGE DE MONTRÉAL